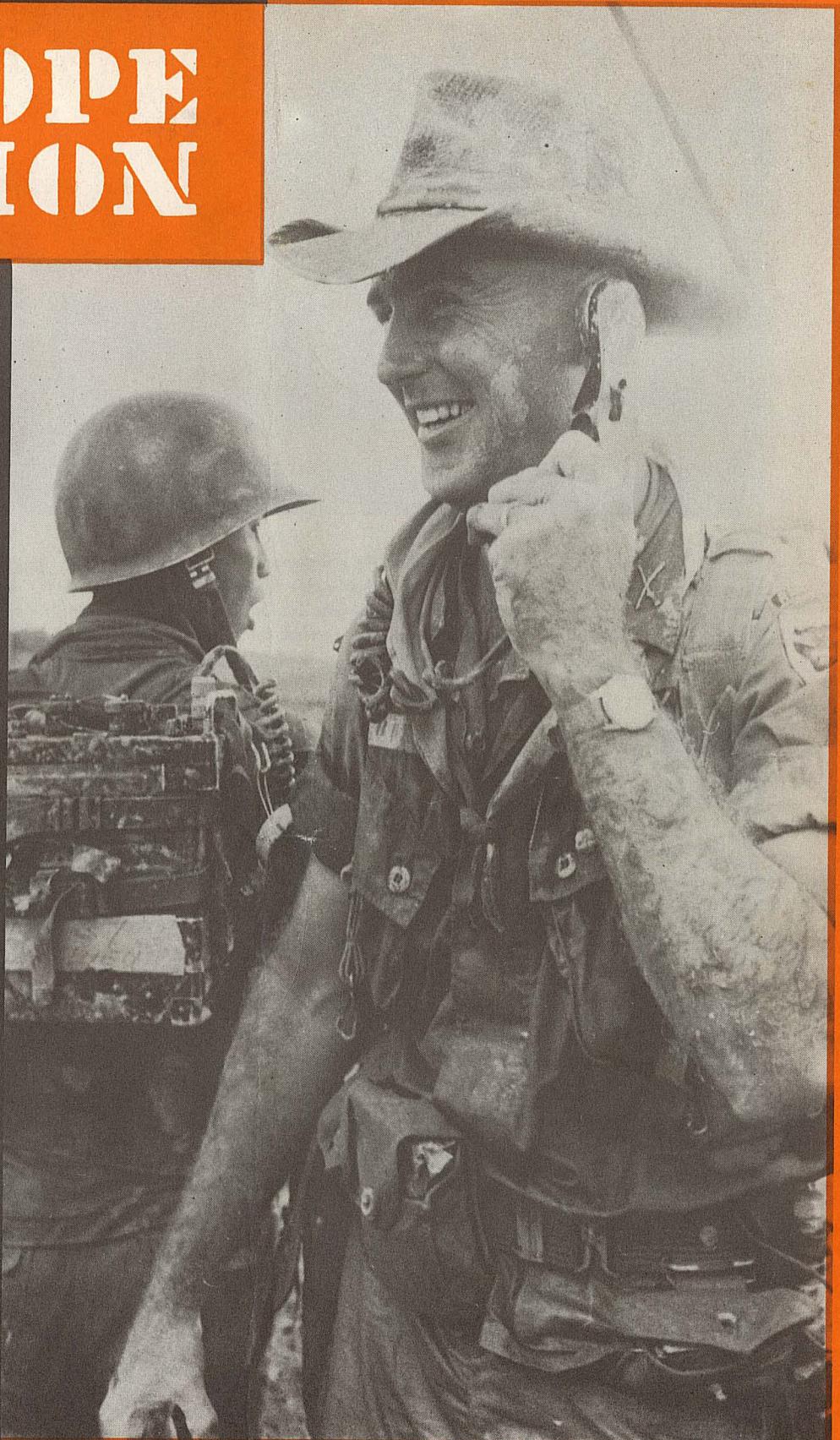


**EUROPE
ACTION**



**NOTRE
RUDE
ÉCOLE**



n° 33 · SEPTEMBRE 1965

VIET-NAM



De gauche à droite :
Dominique Venner,
directeur politique
d'EUROPE ACTION,
René Malliavin,
directeur de Rivarol,
le professeur Rougier,
et
J. L. TIXIER-VIGNANCOUR



De droite à gauche :
Le colonel Thomazo,
Jean Mabire,
rédacteur en Chef
d'EUROPE ACTION,
Pierre Bousquet,
du Comité de Soutien,
et
J. L. TIXIER-VIGNANCOUR

EUROPE ACTION a soutenu de tous ses moyens et de toutes ses forces Jean-Louis Tixier-Vignancour depuis le début de sa campagne pour la présidence de la République. Engageant le double combat contre le communisme et contre le gaullisme, ce candidat courageux savait qu'il pouvait compter sur l'appui de notre journal et sur le poids de notre amitié. Dans toute la France, nos militants ont été les premiers à rejoindre les Comités T.V. et à participer à l'organisation comme au service d'ordre de ses réunions. A de nombreuses reprises, Jean-Louis Tixier-Vignancour nous a témoigné sa sympathie et, le mois dernier, il nous confiait en "Tribune Libre" un article sur l'Europe. A l'heure de la rentrée politique, nous continuons plus que jamais à soutenir celui que nous considérons comme le seul candidat de l'opposition nationale à la présidence de la République :

JEAN-LOUIS TIXIER-VIGNANCOUR

**EUROPE
ACTION**

AVEC

**JEAN-LOUIS
TIXIER-
VIGNANCOUR**



Récemment, un oracle fameux pouvait recommander une vaste coalition politique allant de Waldeck-Rochet à Antoine Pinay. En Grande-Bretagne, rien ne distingue l'actuel cabinet travailliste de son prédécesseur conservateur. En Allemagne, il faut être bien attentif pour discerner ce qui sépare les sociaux-démocrates des démocrates-chrétiens. Partout en Occident on est frappé par la similitude de programme des partis. Il ne faut pas chercher ailleurs les causes d'une dépolitisation généralisée. Hormi les conflits raciaux qui touchent directement la population, hier en Algérie, aujourd'hui aux Etats-Unis, la vie politique a déserté les masses.

Cette identité de conceptions viendrait, paraît-il, de l'évolution économique qui abolit le rôle des idées. Les décisions seraient désormais dictées par des nécessités techniques, identiques pour tous les pays de l'ère atomique, qu'ils soient à l'Est ou à l'Ouest. On nous en montre pour preuve les rapprochements entre la société soviétique et la société libérale.

C'est entrer dans le jeu des profiteurs de cette situation que d'accepter une thèse aussi suspecte. C'est aussi prendre l'effet pour la cause.

Le capitalisme d'Etat, la bureaucratie régnante, l'adoration obligatoire des dogmes officiels ne sont pas des inventions de la société industrielle, mais les attributs des despotismes orientaux et de la Rome décadente. Leurs applications modernes ne doivent rien au hasard ou à l'évolution spontanée. Elles résultent d'un choix délibéré. Les constructeurs du communisme et de la technocratie capitaliste savaient ce qu'ils voulaient ! A qui ferait-on croire le contraire ?

En fait, une même idéologie, les mêmes valeurs ont dicté les options des dirigeants actuels de l'Est ou de l'Ouest. Justification de leur pouvoir pour bon nombre ou rêve d'illuminés, l'universalisme règne en maître absolu sur les esprits. Marxisme religieux pour les uns, christianisme sécularisé pour les autres, la même idéologie impose les mêmes réflexes et les mêmes choix.

Aujourd'hui les mots droite et gauche, démocratie et autorité, capitalisme et socialisme, spiritualisme et matérialisme, ne recouvrent qu'un même contenu pour des clientèles différentes. Pour le bon sens populaire qui s'en détourne, « tout cela c'est blanc bonnet et bonnet blanc ».

Ce n'est donc pas dans cette société, mais contre elle que l'on peut se situer. Alors seulement apparaissent les véritables choix qui justifient un engagement et fondent un avenir différent.

Entre le culte du mélange universel et celui de la patrie, entre l'état technocratique et la cité des hommes libres, entre les profitariats syndicaux et la défense des travailleurs, entre la primauté des politiciens et celle des militants, entre les constructions pour insectes et les maisons d'hommes, entre la déformation de Freud ou l'éducation de Carrel, entre la quincaillerie de Calder et la sculpture de Rodin, entre la morale de la pitié et l'éthique de l'honneur, il n'existe ni confusion ni concession.

Il s'agit d'un choix clair et brutal : entrer dans la peau d'un métis sino-bantou, ou assumer le destin prométhéen de l'homme occidental.

Dominique VENNÉ

UN ENTRETIEN AVEC

A côté des grands trusts contrôlés et participant au pouvoir, il existe peu d'éditeurs capables de s'imposer et de faire entendre les cris de l'opposition.

Roland Laudenbach, directeur des éditions de La Table Ronde, est le chef de file de cette Opposition nationale du livre.

Laudenbach s'exprime avec gentillesse et assurance, conscient de ses responsabilités face au pouvoir, surpris quelques fois tout de même par son hypocrisie et celle de ses confrères, s'intéressant à tout, émaillant son propos d'anecdotes, de souvenirs, de

remarques, demandant des conseils, parlant avec sympathie de ses projets et de leurs auteurs. Et lui ?

Roland Laudenbach n'a jamais abandonné sa plume. Va-t-il la reprendre pour de bon : comme écrivain ? Ou bien se réserve-t-il seulement le Panegyrique de l'édition française ? Il a le « goût sauvage et fort de la liberté » — a-t-il écrit —, il a aussi une générosité à toute épreuve, une application tenace et patiente. Derrière des milliers de livres qui courent les librairies, on devine les auteurs, mais il est là, lui.

● Roland Laudenbach, vous avez édité Michel de Saint-Pierre, Jean-Louis Tixier-Vignancour et Jacques Laurent. Tous trois, dans leurs domaines, sont les ténors de l'opposition nationale : êtes-vous l'éditeur de l'Opposition nationale ?

— L'édition est un métier si difficile — de plus en plus difficile — les chances de l'échec, si j'ose dire, sont si nombreuses (mauvaise organisation de la vente du livre en France, indifférence du public, etc...) qu'il faut se faire une loi draconienne de ne publier que ce qu'on aime, que ceux qu'on aime. Le succès n'est pas assuré pour autant. Mais au moins, on se sent bien dans sa peau, et n'est-ce pas l'essentiel ?

L'édition française est un bon reflet de l'opinion publique française. Elle aime la neutralité, que je n'aime pas. Je donne toute mon estime à des éditeurs résolument de gauche (comme les éditions de Minuit, par exemple), qui savent, à l'occasion, prendre des risques, mais ils sont peu nombreux, comme nous sommes peu nombreux, de notre côté à nous.

J'ajoute qu'une maison d'édition ne doit pas être l'annexe d'un mouvement ou d'un parti politique. Les écrivains libres seront toujours les bienvenus ici, même si leurs options po-

litiques sont différentes des nôtres. Par écrivains libres, j'entends ceux qui ne sont ni marxistes ni gaullistes... C'est ainsi que je garde une particulière reconnaissance à Galtier-Boissière, de nous avoir confié son « Journal d'un Parisien ».

● Quelles auront été les inculpations, procédures policières et autres grands procès auxquels vous avez eu affaire comme éditeur en 1965 ?

— D'abord le procès Isorni, pour « Jusqu'au bout de notre peine ». Deux journées devant la XVII^e Chambre. Et puis l'appel, qui est venu dans un temps record : la vieille justice sait retrouver des jambes de vingt ans, quand c'est pour nous frapper.

Ensuite, le procès Lémery, pour « D'une République à l'autre ». L'appel viendra à la rentrée.

Ces deux livres, menacés

de saisie, sont toujours en vente, puisque pour le premier, nous avons déposé un pourvoi en cassation.

Pour le livre de Laurent, « Mauriac sous De Gaulle », l'instruction est terminée. L'affaire viendra à la rentrée.

● Quelles ont été vos meilleures ventes ? Y a-t-il relation avec les procès pour offense au chef de l'Etat et autres ?

— La relation n'est pas directe. « Les Nouveaux Prêtres », de Michel de Saint-Pierre, ne sont pas tombés sous l'inculpation d'offenses au chef de l'Etat.

Mais ils ont provoqué un scandale que nous n'avons ni attendu ni recherché. Si les adversaires ont crié si fort, c'est qu'ils ont été touchés, c'est qu'ils ont eu mal.

Cela dit, l'intérêt que le Général De Gaulle porte à la littérature, par l'intermédiaire du Parquet et des Tribunaux, ne manque pas d'attirer l'attention du public. C'est, si l'on veut, notre meilleur critique littéraire, du moins le plus efficace.

Ne nous faites pas dire que nous le regretterons.

● Où en est l'affaire Jacques Laurent contre De Gaulle ? A quand le procès ? Avez-vous rencontré, à cette occasion, la sympathie d'écrivains, de journalistes, ou même d'autres éditeurs ?



RL

ROLAND LAUDENBACH

Quelques uns des auteurs des Éditions de la Table Ronde



Erwan BERGOT

— Comme je vous l'ai dit, l'affaire Laurent viendra après les vendanges, je pense.

Nous avons demandé à quarante écrivains, choisis pour la diversité de leurs opinions, de protester contre cette inculpation.

Vingt ont répondu.

Aucun académicien n'a signé. Certains n'ont même pas eu le courage de notifier leur refus. D'autres l'ont fait sous des prétextes qui ne sont pas tous honorables.



Jacques LAURENT

J'ai été surpris de certains silences, autant que par certains accords affirmatifs. Je dois dire que, finalement, la Gauche a répondu plus spontanément que la Droite.

Françoise Sagan et Bernard Frank ont tenu à figurer sur la « liste », après la publication de celle-ci dans la presse. Les en remercier serait leur faire insulte. Ils ont simplement pris en considération le fait qu'ils sont des écrivains. Leur présence nous plait.

Des éditeurs, aucun écho.

Quels sont les grands projets d'édition de « La Table Ronde », que vous dirigez, pour la rentrée ? Pouvez-vous nous en dire deux mots ?

— Je ne voudrais paraître défavoriser aucun de nos auteurs, aucun de nos titres, en ne parlant que de certains.



Jacques ISORNI



Vladimir VOLKOFF



Jean MABIRE



Jean ANOUILH

Les graves problèmes du Concile d'une part, et la démythification gaulloienne de l'autre, occuperont une grande part de notre activité.

● Roland Laudenbach, vous êtes vous-même écrivain ; on vous classe généralement dans l'équipe des « Hussards ». Pensez-vous reprendre la plume un de ces jours ? Quel avenir vous réservez-vous en tant qu'écrivain ?

— J'ai écrit deux romans quand j'étais jeune et que j'avais du temps.

On ne peut pas être éditeur et écrivain. Il serait trop long de dire pourquoi. En deux mots : être éditeur, c'est s'occuper des œuvres des autres, et c'est très absorbant ; être écrivain, c'est s'occuper de soi, ce qui est aussi absorbant. Il faut choisir.

● Avec l'œil du directeur d'une maison d'édition importante, pouvez-vous définir quelques-unes des grandes lignes de l'avenir de l'édition française ?

— Non : ce serait trop long. Il faudrait parler du livre de poche ; de la crise du roman, etc...

Pour l'instant, le document et le pamphlet nous requièrent presque complètement.

Mais j'attends — je l'attends tous les matins — le grand roman.

Celui que nous aimerions tous avoir écrit. Celui que nous aimerions tous lire.

J'en ai trouvé l'exergue dans le texte admirable que notre ami Giano Accame a publié dans « Hommages à Robert Brasillach » : « J'ai commencé à m'attacher au fascisme le jour où un vrai fusil m'est tombé dans les mains, et encore davantage quand la défaite me l'a enlevé ».

● Pour conclure, voulez-vous nous indiquer, Roland Laudenbach, comment une maison d'édition de l'Opposition telle que la vôtre, peut parvenir à briser le mur de l'argent et celui du silence, c'est-à-dire passer outre les difficultés accumulées par le régime et ses divers organes, pour diffuser et vendre au grand public les meilleurs ouvrages de l'Opposition Nationale ?

— Il faut toucher le public par les moyens qui nous restent.

Il y a une presse d'opposition.

Qu'elle soit remerciée de sa fidélité inlassable.

Il y a de bons libraires, vigilants.

Et puis, il y a ce public qui sait qu'on lui ment, qu'on lui dissimule la vérité. Ce public existe, très nombreux. Nous ne sommes pas seuls, même si certains soirs nous croyons l'être. Et nous ne désespérons pas de l'avenir.

(Propos recueillis par François d'Orcival).



Roger TRINQUIER



Dominique DE ROUX



Antoine BLONDIN



Daniel BOULANGER



Gabriel MATZNEFF



Pierre SCHOENDOERFFER



Michel GARDER



GALTIER BOISSIÈRE



Michel de SAINT-PIERRE



Jean DE BREM



TIXIER-VIGNANCOUR



Henri LEMERY



Jean MERRIEN

LE COURAGE EST LEUR PATRIE



AVANT PROPOS

Voici vingt et trente ans, pour l'opinion publique, les militants politiques étaient communistes. C'était l'époque où André Malraux écrivait un livre étonnant, *L'Espoir*, et où les jeunes marxistes découvraient avec exaltation les premières impressions d'Arthur Koestler dans ses prisons espagnoles.

La droite opposait, à ces élans, de froides propositions, une évidente bonne volonté, et des notions d'ordre assez bien calculées. Elle abondait en intelligence et en défauts. La gauche, elle, alignait un certain nombre d'aventures : guerre du Rif, mutins de la Mer Noire, insurrection d'Espagne. Il s'en dégagait de fortes images et un romantisme de l'action dont l'influence n'est pas négligeable. La droite incarnait peut-être le bon droit. Mais elle avait contre elle les révoltés du *Potemkine*, les marins de Cronstadt et les insurgés

de Barcelone. Elle pouvait répliquer aux idées ; elle manquait de pouvoir sur les images. L'action est autant vérité que légende.

M. Malraux étant aujourd'hui ministre d'Etat, et l'U.R.S.S. ayant transporté vers le continent jaune ses préoccupations offensives, les jeunes communistes n'ont plus pour eux que les films de cinémathèque et les romans d'autrefois.

Voici vingt et trente ans, ce que l'on a coutume d'appeler la gauche, proposait la révolution contre l'injustice sociale. Comme elle la promettait depuis le temps de « *L'insurgé* » de Vallès, ses partisans en avaient acquis la réputation d'être des hommes dangereux, et la conviction d'être porteurs d'objectifs révolutionnaires. La droite, de son côté, mettait une grande ardeur à protéger la société. Elle défendait ses salons et ses valeurs contre ceux qui menaçaient d'arrêter les trains en rase campagne ou de déclencher la grève générale.

L'homme qui faisait peur hier n'est plus communiste aujourd'hui. Les révolutionnaires des années 20 sont aussi membres du Club Méditerranée, et les week-end parisiens font, à partir d'avril, une redoutable concurrence aux rassemblements syndicaux. La grève générale n'est plus un danger. C'est une méthode de défense que l'on brandit contre une nouvelle race menaçante et toute nouvelle : les activistes.



Voici vingt et trente ans, les communistes étaient en prison. Les activistes les y ont remplacé. Et des militants passent leurs nuits à coller des affiches pour exiger aujourd'hui la libération de leurs camarades.

Une aventure politique est née et s'est développée. Elle a touché plus de monde qu'aucun parti n'en a jamais eu. Elle a été une conséquence de la « décolonisation », trouvant ses principales illustrations dans les combats d'Indochine et d'Algérie, sa phase ultime dans l'O.A.S.

FABRICE LAROCHE



A sa Machine à Écrire Démontrer

Un phénomène nouveau, tel était l'activisme, dans la forme tout au moins. Il prenait ses distances avec les vieilles étiquettes ; allait-il être à l'origine d'un nouveau corps politique ?

Pendant dix ans, comptes-rendus de manifestations, d'attentats, d'arrestations, d'instructions et de procès ont fourni la chronique quotidienne consacrée à l'activisme. Plusieurs milliers de prisonniers ont été et restent emprisonnés. Des tribunaux se sont relayés, sans relâche, pour les juger. Des juridictions d'exception ont été créées, sans que la répression enrayer pour autant les vocations militantes.

Il ne faut pas négliger l'influence des conflits les uns sur les autres. La guerre de 14-18 eut une influence évidente sur l'aspect militaire de tous les mouvements politiques des années qui suivirent. De même l'O.A.S. dut son visage aux expériences de la Résistance, du Viet-Minh et du F.L.N.

Ce fut en France, la première fois que des méthodes révolutionnaires vinrent se greffer sur le mouvement national. Le mélange a entièrement modifié l'horizon politique.

Journalistes, nous avons été frappés par cette transformation : naissance de l'activisme, c'est-à-dire transfert de l'activité militante d'un corps politique à un autre, du communisme à l'opposition nationale.

En effet, tandis que se dévelop-

paît l'activisme, le rôle des militants prenait de la consistance. La politique n'étant plus le fait des notables seuls, l'initiative pouvait passer à ceux que l'on avait longtemps considéré comme de la piétaille. Les militants allaient non seulement exécuter, mais tirer de leur pouvoir d'exécution, leur pouvoir de décision, d'analyse et d'orientation même. Ils créaient l'événement. Bien souvent, les chefs ne venaient prendre la tête des mouvements qu'une fois ceux-ci lancés.

Les militants sont la jeunesse des corps politiques. L'activisme fut un pôle d'attraction considérable. Un nombre étonnant d'adolescents furent séduits par l'organisation secrète, s'engagèrent dans ses rangs, souvent légèrement, toujours avec sincérité. Il est symptomatique que, pendant ce temps, les jeunes communistes devaient porter les valises du F.L.N. ou gagner La Havane pour trouver cette aventure que leurs aînés ne leur offraient plus dans leur propre pays, et sans laquelle le meilleur des partis reste inanimé.

LE LIVRE DE FABRICE LAROCHE ET DE FRANÇOIS D'ORCIVAL VIENT DE PARAÎTRE DANS LA COLLECTION « ACTION ».

Prix : 13,80

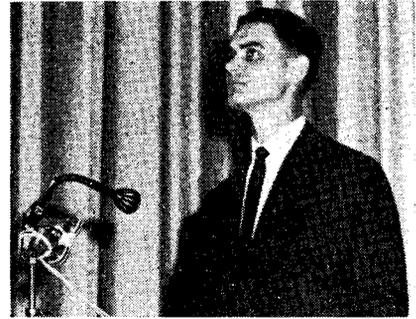
Mazzini disait que l'action est le plus solennel des apostolats. Dans l'aventure, il y avait l'action. Dans l'O.A.S., il y eut l'avant-garde des militants. Quelles que soient leurs positions politiques, l'engagement de ces militants fait de l'activisme la dernière en date des aventures du XX^e siècle.



Ce livre, dont l'histoire seule formerait un recueil, n'est pas exactement une histoire de l'Organisation armée secrète, encore qu'on y trouvera des traits inconnus. En l'écri-

A collection
CTION

FRANÇOIS D'ORCIVAL



Au Micro de la Mutualité Convaincre

vant, nous n'avons pas voulu faire œuvre d'historiens pointilleux, mais d'enquêteurs.

L'activisme, et l'O.A.S. qui en fut l'aboutissement, forment un tout, entrant dans un courant politique plus vaste. Il nous a semblé que la meilleure façon de voir quelle physionomie ce courant prendrait dans l'avenir, était d'analyser les leçons que l'on avait tirées au travers du combat et des méthodes qui ont fait l'O.A.S.

Des opinions des chefs activistes, nous nous sommes assez peu souciés. Nul n'ignore à quel point leurs objectifs étaient loins d'être identiques. Ce livre est celui des engagés anonymes, des militants. Les militants sont au-dessus des divergences, déjà dans la légende qu'ils se sont créée.

Pour leurs adversaires marxistes, les activistes étaient d'infâmes assassins. Nous avons reconnu leur courage, pour avoir fait ce pas décisif de l'engagement direct.

Sous la forme la plus vivante possible, voici donc une contribution à la connaissance de l'O.A.S., une série de coups de projecteurs dont nous savons à l'avance qu'ils vont toucher des zones d'ombre. Voici les scènes et illustrations de l'activisme, et le portrait de quelques militants, l'histoire des hommes à qui l'on refusait une patrie et qui ont voulu s'en reconstruire une à la mesure de leur passion.



« Ce qui distingue la rude école entre toutes les bonnes écoles, c'est que les exigences y sont grandes, qu'elles y sont sévères ; que le bien, l'exceptionnel même, y sont exigés comme normaux ; que la louange y est rare, l'indulgence inconnue ; que le blâme y est cinglant, précis, ne tient compte ni de l'origine, ni du talent. Une telle école est absolument nécessaire, pour le corps comme pour l'âme, il serait néfaste de vouloir ici distinguer. Une même discipline trempe le militaire et le savant ; et, à voir les choses de près, il n'y a pas de savant qui ne porte en lui les instincts d'un bon militaire. Savoir commander, puis obéir avec fierté ; rester dans le rang, mais être à tout moment capable de prendre le commandement ; préférer le danger à l'aise ; ne pas peser minutieusement le licite et l'illicite ; haïr les hommes mesquins et rusés, les parasites plus que les méchants. Qu'apprend-on, dans une rude école ? A obéir et à commander ».

Ainsi parlait Frédéric Nietzsche dans « La Volonté de Puissance ».
Photographie du film « La 317^e Section » de Pierre Schoendoerffer.

**JEAN
MABIRE**

Ce sont d'abord des images qui s'imposent à moi dès les premières lignes de cet article : Les Marines qui souffrent et meurent au Vietnam ont les mêmes regards que nous, sous la visière des casques recouverts de toile camouflée. Le soleil creuse encore les traits, partageant les visages en ombres moites et en lumières cruelles. Ils regardent de leurs yeux clairs, brillants de fatigue, de courage et d'effroi, ce monde nouveau que l'Amérique affronte pour la première fois, après la mésaventure ambiguë de Corée : la guerre révolutionnaire permanente, universelle et totalitaire.

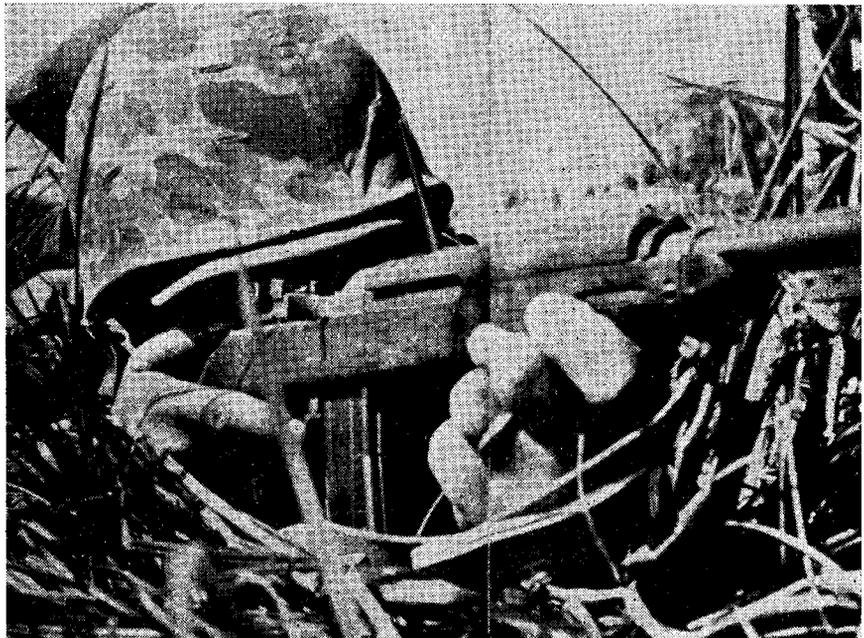
Dans les montagnes et les rizières, dans ces villages qui brûlent comme un feu d'herbes sèches et dans ces postes qui tombent comme des fruits mûrs, des garçons de vingt ans, venus du Colorado ou de Georgie, sont en train de découvrir le véritable visage de notre siècle. Ils sont désormais à la plus rude école. Solitaires et réprouvés, ils se battent contre les forces conjuguées de la masse asia-

tique et de la subversion communiste. Et le mouvement de réprobation savamment orchestré contre eux dans le monde entier, prouve justement qu'ils ont pris l'ennemi à la gorge, aux portes de son repaire. Ils sont cent mille hommes devant un milliard de Chinois. Sentinelles perdues devant l'Empire des fourmis bleues où fument les cheminées des usines atomiques.

Les combats deviennent chaque jour plus durs et plus sanglants. Malgré les hélicoptères et les bombardiers, il n'est pas facile de « casser du Viet ». Et finalement, dans la jungle et dans la nuit, les Marines en arrivent à se battre, d'homme à homme, à l'arme blanche, à la lueur des incendies allumés par les commandos terroristes.

Les soldats américains sont maintenant au plein cœur de la guerre et les images qui nous viennent du Vietnam nous rappellent ce que furent nos batailles et les souffrances des nôtres : L'ouverture de route au petit matin brumeux, l'ennemi invisible et la population muette, les marches dans les herbes

NOTRE RUDE ÉCOLE



1965
Au Vietnam
Capitaine
Américain
de Marines



L'acceptation du risque de mort, c'est l'acceptation de la vie. Et l'amour du danger, c'est l'amour de la vie.

SAINT-EXUPERY

coupantes comme des poignards, les obus piégés et les tracts vengeurs, la mort lente et difficile au détour d'une piste. Et le retour vers le Minnesota comme d'aucuns revenaient il y a dix ans en Touraine : dans un cercueil sur lequel on a épinglé quelques médailles, au bruit oublié des fanfares.

Comme ces visages ressemblent aux nôtres, avec la sueur qui ruisselle comme des larmes, la barbe qui démange, les yeux qui se cernent, les piqûres de moustiques, le garrot de la soif... Notre guerre d'Indochine est déjà une guerre morte et notre guerre d'Algérie est encore une guerre oubliée. Mais d'autres ont pris notre place, sous le poids des sacs et des armes, derrière les mitrailleuses et dans ces avions qui emmènent les parachutistes à la poursuite du soleil. Ces garçons sont détestés par tous les faibles et les craintifs, car ils répondent à la force par la force. Ils refusent ce péché dont on veut charger l'homme blanc. Ils se battent contre la subversion rouge et l'impérialisme jaune. Et ils n'ont pas mauvaise conscience.

Aux journalistes qui viennent les interroger, ces hommes savent répondre que ce qu'ils font, c'est la guerre et qu'il n'y a pas deux manières de la faire.

Comme elle est significative cette rage contre les Marines ! Pour tous nos invertis de la presse occidentale, il ne doit y avoir de guerriers que le fellouze et le vietcong, le partisan colombien et le rebelle angolais, le kurde et le cubain. Seuls ont droit aux armes et aux ruses ceux qui attaquent notre monde. Chevaliers maigres comme des loups, morts à Saint-Jean d'Acre dans vos manteaux de neige, au crépuscule des croisades, vos fils n'ont plus droit de répondre à l'épée par l'épée. Le monde se soulève contre notre Loi et contre votre Ordre. Faut-il accepter que soit gaspillé l'héritage ? Nous n'avons plus le droit de défendre, par la justice et par la violence, ce royaume édifié de nos mains depuis des siècles et des siècles, au cours de cette longue marche qui nous mena de la verte Europe jusqu'en Alaska, jusqu'en Sibérie et jusqu'à ce Cap qui fut pour nous de bonne espérance et reste aujourd'hui de saine vérité.

Les larves et les traitres haïssent les guerriers blancs qui refusent de livrer l'Empire à la ruée barbare.

Mais cent mille hommes s'accrochent au Vietnam comme trois cent Grecs au Thermopyles, tandis que l'Asie innombrable bat leur phalange de sa marée humaine et guerrières. La Chine après la Perse ! Mais toujours le vieux rêve oriental en face de nous, en face de nos yeux aigus et de nos poings fermés. Dans cette petite presqu'île du sud-est asiatique où sont tombés tant de soldats de France dont il ne reste même plus les croix, les Américains se battent comme les Spartiates se battaient. Sans espoir et sans recul.

Ah ! Je sais qu'il faut aussi parler de politique et se garder d'illusion. Si les Marines américains croient en Johnson, ils sont aussi naïfs que les Parachutistes français qui croyaient en De Gaulle. Il est bien certain que, tôt ou tard, Washington négociera avec l'ennemi, que le Vietnam sera abandonné et qu'il ne restera plus qu'à rapatrier les débris du corps expéditionnaire américain. Et la Chine pourra alors attaquer l'Inde et le marxisme progresser en Malaisie. Nous avons l'expérience de ces aventures. Et nous savons que le sacrifice des Marines n'a pas d'autre but que de fournir un argument de négociation. Dans cette redoutable partie de poker international, le sang des guerriers est une marchandise de troc.

En attendant la mort ou la défaite, les Américains protègent au Vietnam un certain nombre de combinaisons politiques et financières qui n'ont aucun rapport avec la défense de l'Occident. Et l'on peut fort bien admirer leur courage et leur détresse, sans pour autant approuver la politique des Etats-Unis, mélange hétéroclite de messianisme démocrate chrétien et d'affairisme bancaire. Johnson n'est pas le grand capitaine de l'Occident que certains se plaisent à saluer parce qu'il fait la seule politique possible dans l'immédiat, celle du sénateur Goldwater.

Non, nous ne tresserons pas de couronnes à ce petit politicien texan, empêtré dans les grands problèmes du monde moderne : il est de ces pacifistes qui versent le sang au nom des principes libéraux, mais finissent toujours par céder, après quelques bombardements et quelques fusillades. Leur libéralisme délirant les conduit à faire confiance aux bonzes jaunes

ou aux pasteurs noirs. Quand ils comprennent qu'ils sont joués, ils deviennent terribles et font brûler les paillotes et matraquent les émeutiers. Puis ils se fatiguent, ils discutent, ils cèdent, ils disparaissent dans la médiocrité et l'oubli, laissant des ruines amères et fumantes.

Ce n'est pas le grand capitaine qui nous intéresse. C'est le petit capitaine. Petit capitaine de Marines qui t'avance, dans ton treillis verdâtre et déchiré, la carabine si légère à la main. Mais si lourde, ta responsabilité au milieu de ce pays inconnu, où la frontière entre l'Orient et l'Occident passe par le plan de feu de ton poste, où un gars du Colorado veille dans un mirador construit voici quinze ans par un gars de Franche-Comté... Tu découvres une guerre que ne prévoient pas les manuels de West-Point. Ce ne sont plus autour de toi deux armées qui se battent, mais deux conceptions de la vie qui s'affrontent. Tu sais sans doute que des manifestations ont lieu dans le monde entier, même aux Etats-Unis, contre ta présence au Vietnam. Tu devines que tes arrières ne sont pas sûrs. Tu n'es pas certain que ton sacrifice soit utile. Il n'y a rien de plus affreux pour un soldat à qui on demande seulement de tuer ou d'être tué.

Il t'arrive ce qui nous est arrivé dans une autre guerre. C'était il n'y a pas si longtemps. Tu étais sans doute encore étudiant et tu manifestais peut-être ta mauvaïse humeur contre le « colonialisme » français. Nous nous battions, comme toi, dans un pays d'outre-mer. Et nous savions que l'ennemi tirait toute sa force d'un pays voisin. Nous savions que la victoire n'était pas en Algérie, mais qu'elle était pour nous à Tunis et au Caire, comme elle est pour toi à Hanoi et à Pékin. Mais nous n'avions pas le droit de franchir cette frontière. Nous reconnaissons que dans cette guerre révolutionnaire, universelle, permanente et totalitaire, l'ennemi avait, lui, le droit de posséder des bases inviolables, alors qu'il régnait chez nous en maître, dans les journaux et dans les ministères, dans les syndicats et dans les sacristies. Nous devions nous battre, comme toi, sans poser de questions, sans savoir si les morts seraient vengés et les serments tenus. Alors, en Indochine ou en Algérie, soldats de

métier ou guerriers de réserve, nous avons fini par comprendre dans quel piège nous avons été jetés.

Nous usions nos griffes loin de la patrie. Nous appartenions à une espèce disparue. Nous étions les derniers à vouloir nous battre. Et nous allions mourir là-bas. Assassinés, prisonniers ou désarmés. Ceux qui reviendraient porteraient à jamais les stigmates des vaincus.

Mais cette armée, dont on utilisait le courage et dont on contestait l'honneur, a pris conscience de l'enjeu de la lutte mondiale. Et ce fut précisément en Indochine. Là où tu es, petit capitaine de Marines. S'il y eut en Algérie une élite révolutionnaire et s'il y a en France un espoir révolutionnaire, c'est parce que nous avons été, un jour ou l'autre, confronté avec le véritable visage de cette guerre.

Tu sais, le Vietnam, c'est beaucoup mieux que l'Université ; tu es à la Rude Ecole dont parlait Nietzsche, à l'école irremplaçable et terrible. Ce qui s'est passé à Los-Angeles est une nouvelle étape mais la bataille est la même, sur toute la planète.

Dans notre prochain numéro, notre ami Fabrice Laroche qui parcourt en ce moment les Etats-Unis, nous dira quelles sont les situations et les possibilités des éléments nationalistes dans la plus grande nation blanche du monde. Les anciens combattants du Vietnam sauront-ils jouer le rôle de symbole et de ferment dans ce réveil ? Ils ne pourront jamais renier le terrain où ils font en ce moment leurs classes.

Toute révolution est un problème d'éducation. Et, dans ces semaines de rentrée scolaire, je songe à ce que j'ai vu au début de l'été, dans ce camp des étudiants nationalistes de Vendée : des garçons qui unissaient la philosophie et le karaté, qui faisaient cinquante kilomètres dans la nuit et qui écoutaient ensuite un cours sur le positivisme logique. Ces garçons sans armes (et la police le sait bien, maintenant) étaient les jeunes frères de tous les guerriers de notre monde, ceux qui se sont battus à Dien-Bien-Phu et dans les Aurès-Nementcha, ces capitaines au regard clair qui nous ont conduit sous les étoiles et dans les fournaïses, jusqu'aux portes d'acier de la Rude Ecole.

1955

En Algérie

Capitaine

Français

Parachutiste



Une jeunesse ne peut avoir le sentiment net de la révolution si elle n'a le sentiment net du courage physique.

DRIEU LA ROCHELLE



ENQUETE

LA RENTRÉE SCOLAIRE

par
*Jean-Claude
Rivière*

L'OPINION D'UN PROFESSEUR

Bien que ceux-ci soient connus, il est bon, en commençant, de rappeler quelques chiffres : un agrégé célibataire, en début de carrière, gagne 1.200 F par mois, 3.000 F en fin ; un certifié, 900 F et 2.500 F, (durée minimum pour atteindre l'indice terminal le plus élevé, 20 ans ; maximum, 30 ans). On se rend compte ainsi qu'à diplôme égal, le professeur est nettement défavorisé par rapport à l'industrie privée ; celle-ci — et en particulier l'industrie pétro-chimique — peut offrir aux débutants des traitements équivalents au double de ceux proposés par l'Éducation Nationale. C'est donc là une des causes de la pénurie de recrutement des maîtres, surtout dans les disciplines scientifiques.

Le jeune homme qui se destinait à l'enseignement savait qu'il serait mal payé. Mais il savait aussi qu'il bénéficierait d'une importante liberté. « D'accord, disait le grand public, vous êtes mal payés ; mais vous avez les vacances — six mois de vacances ! ». Cette croyance, de tous temps fortement exagérée, est totalement erronée aujourd'hui. Les vacances d'été, avec le jeu des examens, ne sont en fait que de deux mois, et avec le rétablissement du bac de septembre, on peut craindre que celles-ci ne soient encore écourtées.

Dans le même temps, comme tous les syndicats l'ont fait remarquer, c'est la seule catégorie sociale dont les conditions de travail se soient considérablement dégradées depuis la libération : d'abord par l'accroissement des effectifs : les classes de 40 sont la règle — celles de 50 et plus ne sont pas rares. Ensuite, par l'augmentation des horaires hebdomadaires : de 12 h., pour un agrégé, de 16 h., pour un licencié avant guerre, ils sont passés à 15 et 18 h., sans augmentation de traitement. Et l'administration peut imposer deux heures supplémentaires. On est loin du temps où Michelet s'opposait au passage de 6 à 8 h de cours hebdomadaires pour les agrégés et où Jaurès débütait avec 7 élèves en classe de philosophie à Albi !

La création du cycle d'observation et son extension de la 6^e et la 3^e incluse ont encore aggravé ces conditions. Pour chaque classe, il est prévu 4 conseils d'orientation par trimestre, à faire après les heures de cours. Certains professeurs — en mathématiques, en

sciences naturelles, par exemple — peuvent avoir 4 classes dans ce cycle, soit 16 réunions par trimestre, plus d'une par semaine. On peut y ajouter l'établissement de dossiers, toute une paperasse aussi fastidieuse qu'inutile.

Avec les corrections, les préparations, les réunions, on a pu calculer que la semaine du professeur représentait de 50 à 60 h. de travail.

L'administration ne fait rien pour alléger le fardeau des professeurs bien au contraire. Jadis, le chef d'établissement les considérait comme des collègues et des collaborateurs; maintenant, certains d'entre eux, choisis non pour leur compétence et leur diplômes — mais pour leur souplesse d'échine et leur docilité vis-à-vis du pouvoir, voient en eux des adversaires à mater par tous les moyens. Et ainsi, ils multiplient les brimades : travaux administratifs, supplémentaires, surveillances, convocations, de préférence les jours de liberté — pour assister à des conférences dénuées du moindre intérêt, où l'on entend le plus souvent des individus qui ont été incapables de faire une heure de cours, enseigner la manière de conduire une classe. A partir du 15 mai, tous les jeudis sont pris par les surveillances et corrections d'examens.

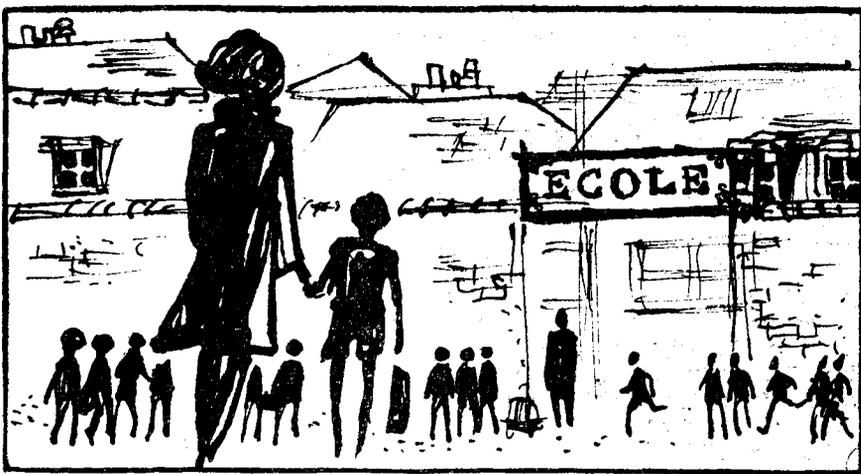
Cette tendance va en se renforçant; elle ne fera que s'accroître, si le pouvoir nomme, comme il en a l'intention, non des universitaires, comme chefs d'établissement, mais des administrateurs. Ce sera, en fait, la mainmise des technocrates sur l'Université.

Aussi les vacances — tant enviées — ne sont pas superflues pour réparer l'usure nerveuse provoquée par de telles conditions de travail. Ce n'est pas sans raison que les plus touchés par les maladies mentales sont les enseignants.

Sa liberté ainsi amputée, il n'est plus guère question pour le professeur, comme jadis, d'utiliser ses loisirs à se cultiver, à lire, à enrichir son esprit pour en faire profiter ses élèves — Plus guère question, non plus, de travailler à une thèse pour accéder à l'enseignement supérieur.

Mais peut-être plus grave encore est la dégradation morale subie par l'enseignement secondaire.

Première cause de démoralisation : la baisse de niveau. Celle-ci



va s'accroissant chaque année; elle ne va pas diminuer, puisque, jusqu'à présent, 40 % des enfants rentraient en 6^e; avec la réforme Fouchet, il va y en avoir 80 %. On peut donc prévoir une dégringolade spectaculaire; déjà, il faut tout apprendre aux gosses de 6^e : à tenir un cahier, à tirer des traits à la règle, à ne pas se tromper de livres... Certains, au bout de 6 mois de classe, distinguent difficilement un livre d'arithmétique d'un livre de français! En 3^e moderne, on ne lit pas couramment : on déchiffre, en annonçant, un texte de français élémentaire, comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. En Seconde, débarquent allègrement pour disserter sur Ronsard et Corneille, des individus qui ont, pour tout bagage culturel, les bandes dessinées de « France-Soir ». En Seconde technique, on a mélangé — « brassé », c'est un mot cher à nos démocrates — les élèves qui se destinent au baccalauréat technique, d'un niveau assez élevé, et

ceux qui se contentent du brevet industriel. (Niveau brevet élémentaire). Certains s'imaginent qu'en mélangeant les moins aptes avec les plus doués, les capacités de ces derniers se transmettront aux premiers par la vertu des corps subtils ou des esprits animaux.

Les professeurs anciens ne s'y retrouvent plus; les jeunes se demandent pourquoi on leur a fait passer des examens et des concours difficiles, sinon pour faire du travail de mauvais instituteur. En fait, il s'agit là d'une véritable rupture de contrat et d'une véritable escroquerie morale de la part de l'Etat.

La deuxième cause de malaise est tout aussi grave, sinon plus : c'est l'invasion, puis la concurrence du personnel sous-qualifié, souvent des instituteurs. Ce qui n'aurait dû être qu'un expédient provisoire dû à la crise des effectifs, tend à devenir définitif. Bien plus, encouragés en cela par certains chefs d'établissement particulièrement « dans le vent », qui se montrent



soucieux, par démagogie, de plaire au plus grand nombre (C'est le ressort, non prévu par Montesquieu, du gouvernement démocratique), et ainsi de faire oublier leur propre sous-qualification — les membres de l'enseignement primaire (1) — invoquant une expérience pédagogique acquise à l'école normale et qui manquerait aux professeurs traditionnels, revendiquent hautement le droit d'enseigner en priorité dans le premier Cycle de l'enseignement secondaire. En vertu de ce principe, surtout dans les établissements modernes, dans ces vastes casernes baptisées « Cités scolaires », on peut voir des instituteurs pourvus d'une simple propédeutique, enseigner le latin en 6^e, alors que des certifiés de lettres classiques ne le peuvent, des licenciés ou des auxiliaires enseigner le grec, pourtant devenu rare, alors que des agrégés sont relégués dans le technique. Il arrive même qu'un Normalien (Rue d'Ulm), agrégé des Lettres, se voie confier une 3^e M. d'enseignement court. (En fait, une 3^e de C.E.G., ci-devant cours complémentaires)!!!

La situation des agrégés

Les Agrégés forment la catégorie la plus menacée : « sclérosés, mondains, inefficaces »... tels sont les qualificatifs dont on les affuble le plus couramment. L'offensive est menée par les technocrates gaulistes, et en particulier Raymond Aron, pourtant normalien, et par les chrétiens progressistes du S.G.E.N. (C.F.D.T.). Il n'est pas possible ici d'étudier en détail la valeur, le rôle et le fonctionnement de l'agrégation. Comme toutes choses humaines, elle n'est pas parfaite, et, sur bien des points, elle aurait besoin d'être adaptée. Mais c'est elle qui, par son niveau intellectuel élevé, a contribué à donner à l'enseignement français sa valeur et son originalité.

La position des agrégés est difficile : progressivement éliminés du premier cycle, ils ne peuvent guère trouver de place dans le second, qu'il faut bien laisser aux certifiés. Le Supérieur n'en veut pas en tant que tels, sous prétexte que l'agrégation ne forme pas à la recherche.

Alors qu'en faire ? Il n'y a pas d'illusions à conserver. La suppression

est d'ores et déjà décidée en haut lieu, comme tout ce qui, jusque là, a gêné le régime gauliste. Elle sera concurrencée, puis remplacée par une vague maîtrise. La présence de Pompidou, lui-même agrégé, à la tête du gouvernement, n'est pas une garantie, bien au contraire. Il a, depuis longtemps, déserté l'enseignement pour occuper des postes plus sûrs et plus lucratifs, à la banque Rotschild et dans la politique. Il est probable qu'il ne se soucie que fort modérément du sort de ses ex-collègues.

Le malaise est donc grand dans le corps enseignant. Voit-on apparaître des signes de redressement ? Celui-ci ne pourrait venir que d'une action énergique et continue, sinon de la totalité de la corporation, du moins de ses éléments les plus dynamiques. Or, nous n'en sommes pas là. Depuis des années, les enseignants ont contribué à scier la branche sur laquelle ils étaient assis, avec une constance digne de tous les éloges, si elle eût été employée à de meilleurs fins. Occupés à défendre les droits du Négrito et du Boschiman, ils ont négligé leurs propres intérêts ; en

demandant à cor et à cri la démocratisation de l'enseignement, ils ont ouvert la porte des lycées aux élèves inaptes et aux maîtres sous-qualifiés.

Il n'y a pas grand chose à attendre des syndicats : le S.N.E.S., sous un verbalisme gauchiste, cache mal sa complicité de fait avec le régime. Il vient même de l'avouer au grand jour, en sabotant la grève administrative et en brisant aussi pour de longues années toute possibilité d'action. Le S.G.E.N. est atteint de gauchite effrénée, et prêt, comme disait Péguy, « à toutes les lâchetés, de peur de ne pas paraître assez à gauche ». Le S.N.A.L., malgré un congrès de Pâques houleux, s'en tient à un corporatisme apolitique, suranné et stérile.

Et certains de ses membres influents semblent bien être des gaulistes camouflés.

L'horizon est donc noir : on peut donc s'attendre à voir, dans les années qui viennent, le corps enseignant perdre peu à peu son indépendance et ses libertés pour s'acheminer vers un type uniforme de fonctionnaire que rien ne distinguera plus de la masse anonyme (2).

Jean-Claude RIVIÈRE Agrégé de l'Université

(1) Pour répondre à certaines critiques, et en particulier à l'ami Denipierre, je tiens à préciser que je ne manifeste aucune hostilité de principe contre les instituteurs dont je ne méconnais pas les propres difficultés. Je suis d'accord pour qu'on leur accorde toutes facilités pour s'élever dans la hiérarchie par des demi-services, des congés, des bourses d'études. Mais je m'oppose formellement aux prétentions émises, en particulier par le S.N.I., d'accaparer des postes sans les titres requis, au nom d'une expérience pédagogique qui n'a rien à voir avec les réalités d'un véritable enseignement secondaire.

(2) Si mes « chers collègues » ne me croient pas, je leur conseille de lire un article pourtant dithyrambique, consacré au maître de l'école moyenne soviétique, dans le N° 50 des « Cahiers Universitaires ». Voilà ce qui les attend !

(à suivre)



Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple.

DANTON

«Réveilleur» du nationalisme danois et créateur des universités populaires

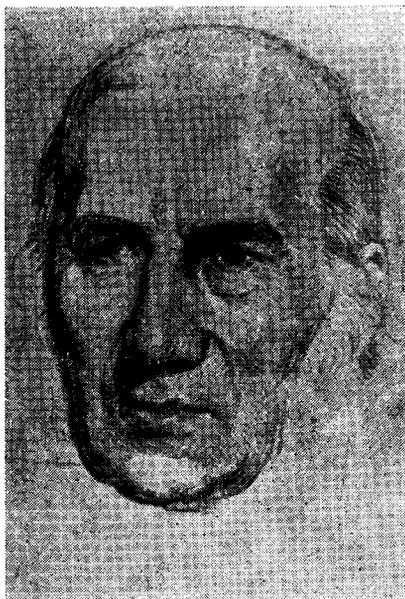
Né en 1783 et mort en 1872, Nicolas Frederik Severin Grundtvig, s'il est un personnage célèbre au Danemark et dans toute la Scandinavie, est pratiquement inconnu en France. Son rôle fut pourtant considérable au sein du courant politique et sentimental qui oppose la réalité nationaliste à la conception universaliste. Grundtvig est un précurseur et son enseignement reste d'une brûlante actualité.

Pasteur protestant, éducateur original, patriote intransigeant, poète inspiré; Grundtvig fut tout cela. Il fut encore bien davantage : un homme dominé par une grande vision, celle du nationalisme populaire, quotidien, vécu dans chaque école et dans chaque foyer.

Nous autres qui nous voudrions, selon le mot de Nietzsche, de « bons Européens », nous ignorons trop ce que furent les aventures des peuples d'Europe lors de la prodigieuse découverte de leur individualisme national. Contre les tenants du cosmopolisme révolutionnaire et contre les suppôts de l'absolutisme réactionnaire, des hommes hardis et lucides ont entrepris de réconcilier les masses populaires avec l'idée nationale. Et cette recherche, chez les meilleurs esprits, ne s'oppose jamais à l'idée européenne : ils rêvent pour leur Europe d'une unité qui se fonderait sur la diversité des peuples, chacun retrouvant sa source et sa mission. Le Prussien Fichte et l'Italien Mazzini avaient compris cela.

A l'autre bout de l'Europe; le jeune Grundtvig s'enthousiasmait pour le Génie du Nord. Il veut devenir le « réveilleur » de son peuple. Il puise dans la mythologie scandinave un soutien constant. Il découvre dans la Saga de la Patrie un « esprit de combat » qui l'aidera toute sa vie et qui est pour lui l'essentiel de l'âme de son peuple.

Prophète et visionnaire, Grundtvig veut transmettre à ses compatriotes, et notamment aux pay-



Il faut transformer le tombeau de l'école et en faire une pépinière de vie.

GRUNTVIG

sans, sa vision du monde. Et il songe alors à créer une école particulièrement originale : la Højskole (la « haute école »), différente de tous les autres établissements d'enseignement et s'adressant aux adultes, spécialement à ceux de dix-huit à vingt-cinq ans. Cette université populaire n'a pas pour but d'enseigner telle ou telle discipline, ce n'est pas une école pratique ou technique. On n'y apprend pas un métier mais une conception du monde et un état d'esprit.

Grundtvig rejette toute conception de l'homme basée sur l'universel. L'homme hors de sa nation lui apparaît comme irréel. Et ce pasteur luthérien s'inscrit dans le droit fil d'une certaine « protestation » contre l'universalisme catholique. Il va d'ailleurs très loin sur le plan religieux et estime que le plus important est d'abord de rendre au peuple une vitalité natio-

nale intense, avant d'accueillir et d'assimiler le christianisme qui pour Grundtvig est d'ailleurs le « christianisme joyeux », très éloigné de la doctrine et de la tradition de l'Eglise. Grundtvig est l'ennemi acharné de Rome, celle des Empereurs comme celle des Papes...

La Haute Ecole se veut d'abord au service de la vie, c'est-à-dire de la nationalité. L'histoire y occupe un rang essentiel et redevient le commentaire vivant de l'aventure d'un peuple, transmis de génération en génération. Le chant précède et suit les cours qui ne comportent ni leçons, ni devoirs, ni examens; mais seulement la transmission de « la parole vivante ».

En revendiquant le droit de tous à la culture, Grundtvig ne songe pas à « démocratiser l'enseignement » au sens où on l'entend aujourd'hui. Il déclare : « Vouloir donner à tout le monde le même degré d'instruction aboutirait, si on l'essayait pour de bon, à rendre tout le monde également stupide ». Mais cela n'empêche que chacun doit recevoir une éducation semblable en ce qui concerne l'esprit du peuple auquel il appartient. Grundtvig donne ainsi pour tâche essentielle à la Haute Ecole : « Eveiller et nourrir l'amour de la patrie; enseigner à connaître la vie, guider les jeunes vers une culture qui porte sa récompense en elle-même ».

La naissance du « Scandinavisme » et le problème du Slesvig allaient donner au grand réformateur danois les moyens de réaliser son projet et d'ouvrir la première Haute Ecole dans le Jutland, non loin du vieux rempart viking du Danevirke. Cette première école servit de modèle à toutes celles qui, au Danemark, puis en Suède et en Norvège, unirent le réveil national et la culture populaire pour aboutir à un nationalisme d'un style absolument original, mais dont l'enseignement reste encore valable pour tous les peuples européens.

Henri LANDEMER



ÉCRIT A FRESNES

*Seigneur, voici couler le sang de la patrie.
J'entends le bruit qu'il fait en tombant sur la terre,
Le bruit sourd, en cinq ans de lutttes ennemies,
De ces gouttes tombant du corps de tant de frères.*

*Seigneur, voici couler le sang de notre race,
Sang du combat guerrier, sang des guerres civiles,
Sang des foyers noircis que quelque flamme efface,
Sang de ceux qu'on fusille aux fossés de nos villes.*

*Seigneur, voici couler le sang de notre terre.
Le sang qui a coulé n'est jamais d'un sang pur,
Et le voici mêlé, le sang des adversaires,
Figé sur nos pavés comme un verglas plus dur.*

*Seigneur, voici couler le sang de nos garçons,
Il a tout recouvert la patrie déchirée.
Quand verrons-nous jaillir, ô tardive saison,
De tout ce sang versé la moisson désirée ?*

Robert BRASILLACH

6 FÉVRIER 1945

Dans la préface du livre Hommages à Robert Brasillach que vient d'éditer le fidèle Pierre Favre, Maurice Bardèche évoque, avec une bouleversante ferveur, ce que fut le cheminement de l'œuvre de Robert Brasillach, depuis l'aube tragique du 6 février 1945. Vingt ans ont passé depuis qu'a été fusillé cet écrivain de trente-quatre ans, tombé au champ d'honneur de la guerre civile européenne. Vingt ans ont passé et l'œuvre de Robert Brasillach n'a jamais été si belle, si vivante, si fraternelle.

On croyait à jamais étouffer cette voix, surgie du matin profond de l'avant-guerre et de la nuit déchirante de l'occupation. Et puis, soudain, Robert Brasillach est là, présent parmi nous, avec sa lucidité et sa tendresse, restituant pour les jeunes gens d'aujourd'hui ces années folles et terribles où notre siècle découvrait dans la joie la révolution nationaliste.

Brasillach a vécu la naissance de cette guerre civile où il devait mourir. De la cathédrale de lumière de Nuremberg à la bataille-suicide de Stalingrad, il a été, pendant une dizaine d'années le témoin du fascisme. Dans ce livre d'Hommages, on relève près de cent signatures, anciens et jeunes, héré-

tiques et conservateurs, français et européens, fraternellement mêlés. Ce livre est un magnifique document, car il révèle combien fut vaste l'influence de Robert Brasillach. Et combien diverse.

Chacun de nous a trouvé chez lui, un jour, quelque mystérieuse correspondance, et le signe unique auquel on reconnaît un écrivain de sa race.

Au même moment, paraît dans la collection populaire du Livre de Poche, Les sept couleurs. Pour beaucoup, ce livre, pourtant marqué d'une actualité fugitive à jamais enfouie dans le passé, reste le meilleur livre de Robert Brasillach, un véritable résumé de son univers et de sa sensibilité. A travers les trois personnages, deux garçons et une fille, on découvre tous les genres littéraires et tous les pays européens.

Ecrit juste avant la guerre, ce livre semblait impossible à rééditer. Et puis le voici, lumineux comme une aurore grecque, splendide et harmonieux comme de blanches colonnes dans le soleil levant. Personne ne pourra comprendre le chemin de Robert Brasillach sans l'éclairage admirable des Sept Couleurs.

GOYA

Ce n'est pas un hasard, si nous avons rapproché sur cette page une gravure de Goya et le souvenir de Brasillach. Ils sont presque nés dans le même pays, sur cette terre hispanique labourée par le soleil. De la Catalogne française à l'Aragon espagnol, il n'y a que quelques kilomètres. Et que sont quelques siècles, dans la poussière de l'histoire ?

L'œuvre de Goya illustre une autre guerre civile. Le tragique destin de notre continent accompagnée de fusillades et de révoltes notre difficile marche vers l'unité. Les soldats de Napoléon virent aussi, de l'Espagne à la Russie, de la Hollande à la Prusse, les peuples et les sociétés se casser en deux devant la révolution qu'apportait leurs armes. La tragédie des collaborateurs et des résistants n'est pas une invention de notre temps et le livre de Saint-Paulien sur Goya (1) vient très justement rompre les conformismes et rétablir les vérités.

Il faut donner la parole à l'auteur de ce livre où l'historien rejoint le romancier et où le polémiste n'est jamais bien loin :

Goya a connu toutes les passions et toutes les misères humaines. Il a connu tour à tour la gloire des vainqueurs, la jalousie des vieux amants, les tourments de l'infirme, l'amertume des réprouvés politiques. Bien d'autres eussent succombé. Il a lutté jusqu'à son dernier souffle. Ne nous étonnons pas que son témoignage ait souvent l'âpreté d'un réquisitoire et considérons qu'il n'a pas seulement rivalisé avec la vie : il l'a dominée ».

Aucun écrivain français n'avait ainsi vécu dans l'intimité de Goya ; il fallait les rigueurs, les hasards et les ferveurs de l'exil pour que Saint-Paulien découvre ainsi l'Espagne. Et le plus espagnol des peintres, notre compatriote européen, Francisco de Goya.

(1) Editions Plon.

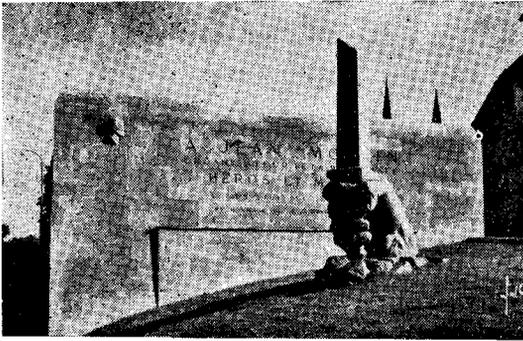


DU LIVRE DE POCHE
AU CAHIER DES AMIS

LE SOUVENIR
DE ROBERT
BRASILLACH

UNE VOIX QUE NOUS
NE POUVONS OUBLIER

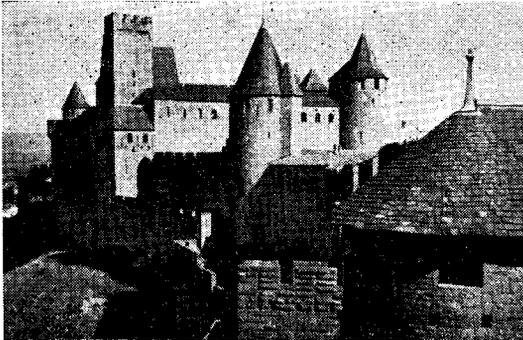
CONCOURS HAUTS-LIEUX



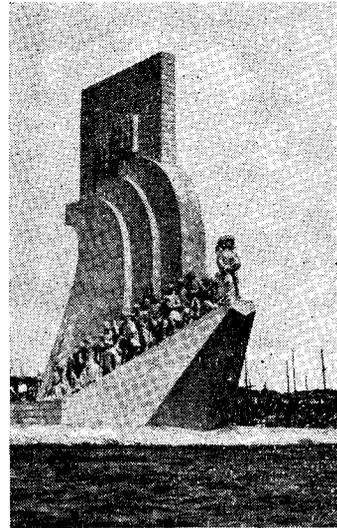
1 On honore Jean Moulin tué : A, comme missionnaire en 1902 ; B, comme résistant en 1943 ; C, comme aviateur en 1915.

Au début des vacances, EUROPE-ACTION avait organisé un grand concours et demandé à ses lecteurs d'envoyer à notre journal des cartes postales des différents pays de France et d'Europe. Sur tout notre continent, des pierres, élevées par le génie des hommes de notre monde, témoignent de ce que fut l'aventure des peuples occidentaux. A chaque pas, nous trouvons ces témoins de notre civilisation. Du Sud au Nord et de l'Ouest à l'Est, ce sont des hauts-lieux où nous aimons méditer sur la prodigieuse destinée des hommes qui nous ont précédés et dont nous devons maintenir l'héritage.

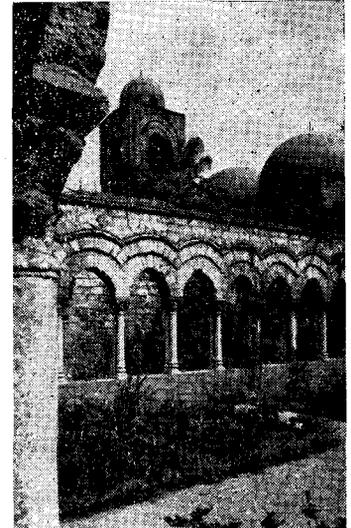
Voici quelques-unes des premières cartes postales que nous avons reçues. Elles viennent parfois de pays lointains et



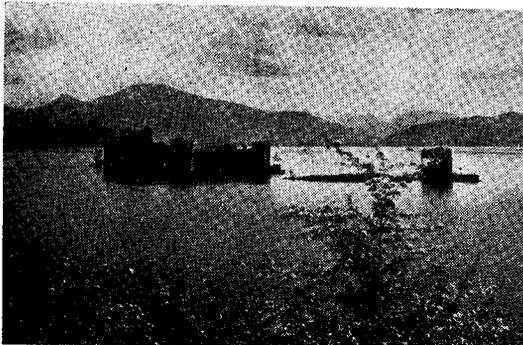
2 On veille sur ces remparts médiévaux : A, à Nuremberg ; B, à Elsenaur ; C, à Carcassonne.



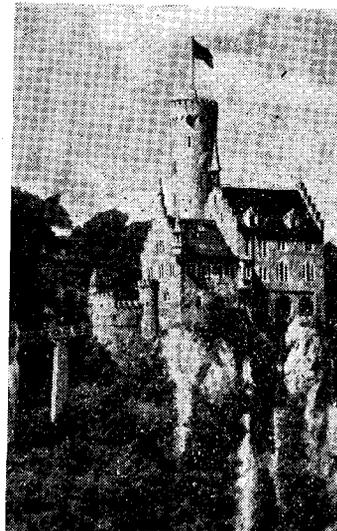
5 On célèbre par ce monument : A, Les explorateurs portugais ; B, Les vikings danois ; C, les nationalistes flamands.



7 On médite dans ce cloître médiéval : A, à Tipaza ; B, à Palerme ; C, à Salonique.



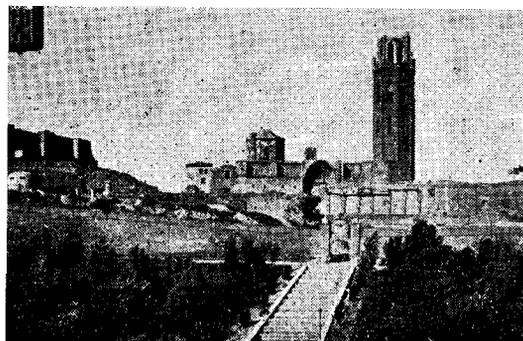
3 On aborde ce château insulaire sur un lac : A, d'Ecosse ; B, de Lombardie ; C, de Savoie.



6 On découvre ce burg dans les sapins : A, du Lichtenstein ; B, de Bavière ; C, de Rhénanie.



8 On a gravé ces roues solaires : A, à Saint-Denis ; B, à Stonehenge ; C, en Suède.



4 On visite cette église fortifiée, édifiée sur une colline : A, en Espagne ; B, en Italie du Nord ; C, en Croatie.

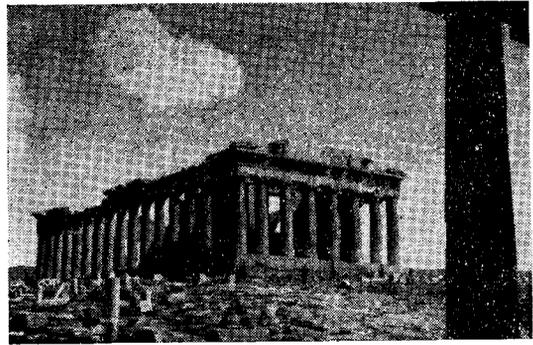
DE NOTRE MONDE



parfois de villes proches. Toutes elles possèdent une profonde signification symbolique. Mais connaissons-nous vraiment notre monde ? Pour que vous puissiez vous en assurer, nous avons donné à chacune de ces cartes postales trois légendes. Une seule est la bonne. Essayez de la trouver. Et si vous hésitez trop longtemps vous pouvez compléter vos connaissances à la page 32 de ce numéro.

Quant au Concours, il continue. Il vous reste encore quelques semaines pour nous envoyer des cartes postales à l'adresse suivante :

Rédaction d'EUROPE-ACTION (Service concours) 68, rue de Vaugirard, Paris VI.



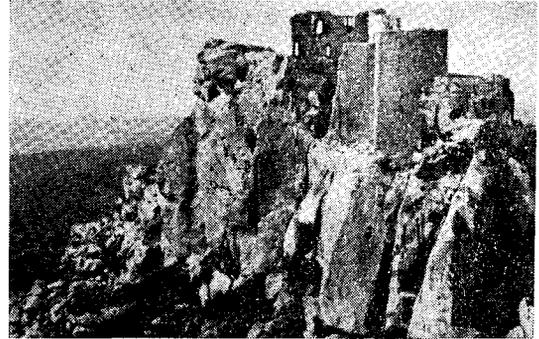
13 On se recueille dans ce temple antique : A, de Delphes ; B, de Pompei ; C, du Parthénon.



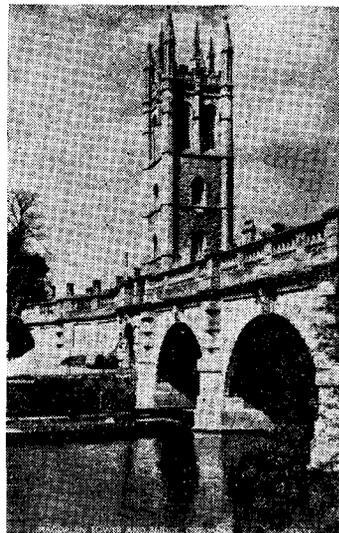
9 On salue par cette statue équestre : A, Duguesclin, à Dinan ; B, Guillaume-Le-Conquérant, à Caen ; C, Charlemagne, à Aix.



11 On a vu naître ici : A, Le poète Mistral ; B, le sculpteur Maillol ; C, le peintre Matisse.



14 On escalade ces ruines orgueilleuses : A, au Château-Gaillard ; B, aux Baux-de-Provence ; C, à la Lorelei.



10 On regarde cette tour gothique du pont : A, d'Oxford ; B, de Heidelberg ; C, de Gand.



12 On salue le grand corsaire Jean-Bart : A, à Dunkerque ; B, à Tamanrasset ; C, à Ostende.



15 On visite ce château-fort : A, à Upsala, en Suède ; B, à Montreux, en Suisse ; C, à Innsbruck, au Tyrol.



16 On rêve devant cette petite église de bois : A, en Pologne ; B, dans l'Oberland bernois ; C, en Norvège.

Ecrivant récemment dans le socialiste « Sun » de Londres, le publiciste progressiste James Cameron remarquait : « L'O.N.U. n'était pas à Suez, et elle n'était pas non plus en Hongrie, ni à Cuba. Il n'y a pas d'O.N.U. au Vietnam et il n'y en a pas davantage à Saint-Domingue. Quand vient le moment de vérité, les grandes puissances négocient entre elles, et ne consultent pas U Thant ».

James Cameron, naturellement, le regrette. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, y compris le pape, qui songe à rendre visite cet automne au Palais de verre de Manhattan (« Le mensonge de verre », comme dit Coriolanus dans un nouveau livre qui porte ce titre), l'organisation internationale est une œuvre de paix et de justice qu'il faut non seulement soutenir mais encore, et surtout, renforcer, développer, pour lui permettre de mettre son nez partout, de se mêler de n'importe quoi n'importe où, sous le fallacieux prétexte qu'elle représente une « opinion mondiale » qui n'existe d'ailleurs pas.

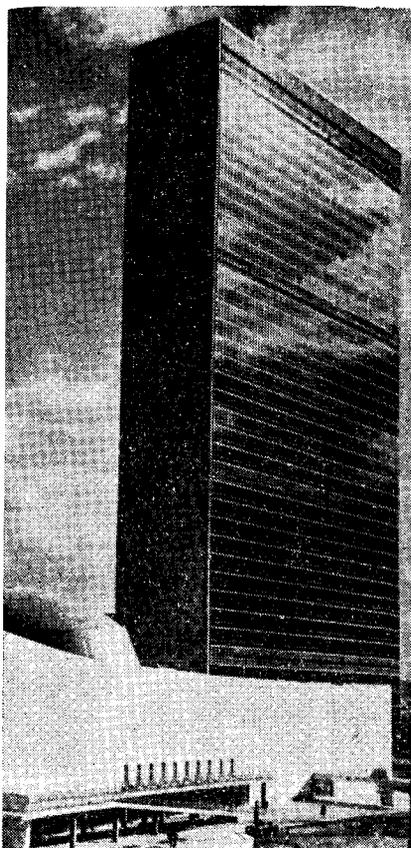
Sans doute, l'O.N.U. n'est pas encore intervenue dans le conflit du Vietnam, et ses mercenaires à casques bleus n'ont pas encore été priés de venir congoliser la belle ville de Ciudad Trujillo, entièrement reconstruite (après le terrible ouragan de 1930) par le grand chef d'Etat qui lui donna son nom, et qui fut assassiné en 1961, par des sbires manipulés par le département d'Etat. Mais son rôle pernicieux, nocif, subversif, est déjà trop important pour qu'on puisse se permettre de le négliger.

Le Vietnam ? Son conflit découle, naturellement, de la « décolonisation » de l'Indochine ; et la guerre d'Indochine a suivi immédiatement l'affaire de Corée. « Décolonisation », Corée : nous retrouvons l'O.N.U. ! Les curieux dessous de la guerre au pays du « Matin calme », les entreprises de l'O.N.U. contre les empires coloniaux européens, je les expose dans ce cahier d'« Europe Action » consacré à l'organisation new-yorkaise. Et le Congo ! Les innocentes victimes du Katanga massacrées par les gens de Hammar-skjoeld et de U Thant ! Paul VI les a-t-il oubliées, lui qui attribue, paraît-il, « une haute importance à la tâche de l'O.N.U. » ?

Nous, nous n'oublions point.

**L'ENVERS
DU DECOR**

O. N. U. DANGER!



**POURQUOI
J'AI ECRIT
CE CAHIER D'**

**EUROPE
ACTION**

par
Pierre HOFSTETTER

Nous n'oublions point non plus que l'O.N.U. sort de Yalta (née donc en U.R.S.S. et « spirituellement » associée aux crimes monstrueux de la conférence de Crimée), et que son premier acte fut l'institution du tribunal de Nuremberg, la plus belle imposture juridique des temps modernes. D'où ce petit livre pour rappeler les origines, les activités et la nature véritable d'une organisation dont les apparences souvent comiques et dérisoires ne peuvent longtemps cacher le caractère proprement diabolique.

C'est tout de même, il faut l'avouer, finement réussi que de faire payer par les peuples d'Occident (car ce sont eux, et notamment les Etats-Unis, qui couvrent la grande majorité de ses frais), une organisation qui, depuis sa fondation, a systématiquement, et même délibérément, combattu l'Occident. Une organisation qui, sous le couvert de paix, sème l'anarchie, provoque le désordre et soutient, partout où elle le peut, les mouvements subversifs. Mais pour bien comprendre tout cela, il faut connaître les promoteurs et les « architectes » de l'O.N.U. : nous les nommons dans notre livre.

Soit. L'O.N.U. ne dispose pas encore des pouvoirs d'un Etat supra-national, et sa force réelle reste limitée. Mais elle est bien l'embryon, et un embryon déjà très développé, de ce « gouvernement mondial » que les cosmopolites, qui sont à Moscou autant qu'à New-York, veulent imposer à la planète. Après avoir « dénationalisé » l'Occident, d'où la guerre acharnée que l'on mène, des deux côtés de l'Atlantique, aux mouvements nationalistes. Au surplus, l'O.N.U. représente, entre les mains de la finance interlope et des Soviets, qui ont d'énormes intérêts en commun, un formidable moyen d'action et de propagande. On peut méditer à loisir sur le choix d'Arthur Goldberg par le président Johnson comme « ambassadeur » américain à l'O.N.U.

C'est aussi pour dénoncer la menace que représente, pour notre civilisation, ce « gouvernement mondial », dont l'O.N.U. est l'embryon, que nous avons écrit ce livre (1). Il est temps, en effet, que cette menace soit clairement exposée.

(1) A paraître début septembre.

LE DÉCOR

« La Californie est le lieu d'élection des mouvements extrémistes, des sectes plus bizarres les unes que les autres... Comme dans la plupart des concentrations urbaines de noirs, la drogue est reine... Les ghettos noirs d'Amérique deviennent, en été, de véritables jungles asphaltées. Il suffit alors d'un incident pour allumer la frénésie collective et l'insurrection tribale... On fait son affaire à l'agent de l'autorité, on jette des briques ou des bouteilles sur tout ce qui bouge si c'est blanc. On fait basculer les autos et on y met le feu. Ça, c'est encore plus amusant. On regarde danser les flammes. On s'en prend ensuite aux boutiques. Rien de plus excitant que le fracas d'une devanture brisée. On fait flamber la bâtisse et on pille. Les magasins de revende d'alcool y passent en premier. On dévalise les boutiques des prêteurs sur gage, ce qui fournit — notons-le bien dans cet ordre — saxophones et guitares, radios, couteaux, valises, montres et bagues et « pétards » de toute sorte, revolvers et fusils de chasse. Tout ce qui brille, tout ce qui procure le sentiment de richesse, et puis tout ce qui tue en faisant du bruit : vendredi soir, les noirs du quartier de Watts ont tiré à coups de carabine sur les avions qui passaient assez bas au-dessus de leurs têtes ».

Nicolas CHATELAIN

Le Figaro
16 août 1965

CE JOUR-LA

LOS ANGELES

13 AOUT 1965

« Il s'agit d'une révolte préméditée contre le respect de la loi et les droits du voisin ».

CARDINAL MCINTYRE

Ségrégation ? M i s è r e ?

« Les émeutiers ne revendiquent pas, ils n'ont pas de but avoué si ce n'est le pillage et l'expression d'une rancœur motivée dans certains cas, mais qui s'exprime avec une violence que rien ne saurait justifier. Dans ce domaine des droits civiques, l'égalité existe. Il n'y a aucune discrimination aux Etats-Unis, les noirs étant admis dans tous les lieux publics, s'ils en ont les moyens... »

Roland FAURE

L'Aurore
16 août 1965

« Les revenus du Noir américain sont supérieurs à ceux du Français moyen ».

Le chiffre moyen de revenu par tête et par an est de 12.250 F pour les Blancs des Etats-Unis. Il est de 4.800 pour les Français et de 5.500 F pour les Noirs des Etats-Unis. (Les Suédois arrivent en tête des Européens avec 7.500 F).

D'après un graphique de :

Candide

23 août 1965

« Personne n'a le droit de s'attaquer à la vie et aux biens d'un autre. Chacun a la responsabilité de maintenir la loi et l'ordre ».

PRESIDENT JOHNSON

REVOLTE NOIRE

Une revue de presse éloquente

L'EMEUTE

« L'émeute a commencé dans l'atmosphère épaisse des soirs d'été, saturée de smog, ce brouillard plein de poussières d'usine et de vapeurs qui rend parfois l'air de Los Angeles irrespirable... « Révolution » au sens où les électeurs de Goldwater et les hommes du Klan se plaisent à l'imaginer. Absurde. Incendiaire. Ivre. Toute la presse du pays a cité le témoignage, en principe impartial, d'un journaliste noir, un des très rares membres de la presse qui ont pu suivre les événements de l'intérieur du quartier de Watts. « Les émeutiers entraînent dans tous les magasins qui vendent de l'alcool. Ils prennent des bouteilles de whisky, ensuite ils mettaient le feu. Des gens les suivaient qui n'étaient là que pour piller. »

« ...Lançant des pavés, des plaques d'asphalte et des cocktails molotov fabriqués avec des bouteilles de Coca-cola, jeunes et vieux, hommes et femmes, s'en prirent à des femmes et à des enfants blancs dans des voitures. Ils les frappèrent haineusement. Ils pillèrent les rues aux cris de « Kill ! Kill whitey » (Tuons le blanc !)... Certaines voitures conduites par des noirs étrangers au ghetto, et de ce fait vaguement considérés comme « traîtres », furent aussi lapidées au passage. Les émeutiers s'attaquaient aux vitrines, aux lampadaires... »

Augdon TATE

Le Nouvel Observateur
18 août 1965

★ 890 Blessés ★ 35 Morts ★ 556 Incendies ★

« Cette anarchie intellectuelle, cette inorganisation, mentale expliquent pourquoi aucun mythe et aucune passion n'ont jamais eu de prise sur les Noirs américains. Sauf ceux qui permettent l'oubli ou l'évasion. Ce sont : la religion, la drogue, la transe musicale. Tout Noir américain est un homme en fuite devant le monde et devant lui-même ».

F.C.
Candide
23 août 1965

COMLOT CHINOIS ?

Les autorités américaines estiment que les émeutes ont été organisées par des commandos appartenant à quatre grandes organisations extrémistes :

- 1 — Les musulmans Noirs à tendance « fasciste » qui prêchent la supériorité de la race noire sur la race blanche.
- 2 — Le Mouvement d'Ac-

« La solution est donc simple : la disparition des ghettos. Mais est-elle possible, et si oui, à quel prix ? Pour certains optimistes impénitents, il ne s'agirait que d'une question de temps (...) pour avoir été prêchée à sens unique, la résignation n'a plus cours et la non-violence est de plus en plus souvent rejetée. »

Jacques AMALRIC
Le Monde
17 août 1965

GUERRE DES RACES

« ...Etait-ce seulement l'égalité qu'elle recherchait ? (la race noire) Ne voulait-elle pas une revanche. Faire peur à son tour ? accaparer, dominer, détruire ? « Ce n'est pas le droit de manger un hot dog dans un bistrot avec des blancs, ce que nous voulons c'est le bistrot et



LOS ANGELES le Désordre



« 196 meurtres, viols et crimes crapuleux en trois mois. Des jeunes filles de quatorze ans qui se prostituent pour un dollar. Des gosses rejetés de l'école qui transportent de la cocaïne ou de la marijuana. Le royaume de la drogue : cinq dollars la piqûre de cocaïne et certains drogués en prennent douze par jour. D'autres, moins riches, préfèrent humer une colle à l'acétone dont on se sert pour fabriquer des modèles réduits. Hantise de l'évasion, de la fuite, n'importe comment, n'importe où. »

François DUPUIS
et J.-F. KAHN
L'Express
23 août 1965

tion Révolutionnaire (RAM) composé principalement d'étudiants de tendance révolutionnaire chinoise.

3 — Le mouvement « Uhuru » qui se réclame des terroristes du Kenya, de la doctrine marxiste-léniniste, de Mao-Tsé-Toung et de Fidel Castro.

4 — Les « Spartacists » qui prêchent la haine raciale et la lutte armée contre les blancs.

Ces trois derniers mouvements sont nés à Chicago, recrutent dans les milieux intellectuels, s'affirment communistes et ont récemment envoyé des messages de solidarité aux terroristes du Vietcong.

Les Journaux

« L'explosion de haine meurtrière, de vandalisme primitif, de fureur démoniaque qui a ravagé une partie de la métropole du Pacifique dépasse toutes les épreuves que l'Amérique a connue depuis la guerre de Sécession ».

L'Aurore

« Un certain nombre de brochures ont été saisies dans la mosquée, dont une s'intitulait « Agitation communiste et problème racial ». Selon un journaliste présent un laboratoire photographique aurait également été découvert dans le temple. »

Le Monde

le terrain sur lequel il est construit ».

« ...Brusquement, au vent aigre de la réalité, s'envolent les rêveries humanitaires et les songes bleus des politiciens. Avec effroi, la gauche américaine s'interroge : et si c'était trop tard ? Et s'il n'y avait pas de « solutions heureuses » ? Et si la tragédie de Los Angeles n'était que l'image annonçant la dominante de ce siècle finissant, ce XX^e siècle qui naquit dans les remous de la guerre des classes et dont la guerre des races semble devoir marquer la fin ? »

Minute
22 août 1965

U.S.A. ☆ LA RÉVOLTE NOIRE ☆ U.S.A.

Au début de 1954, Malenkov déclare qu'une guerre nucléaire signifierait la *destruction de la civilisation*, ce qui, pour un léniniste était une innovation doctrinale : elle implique nettement qu'il pourrait être mis fin, par un facteur *accidentel*, à la marche de l'Histoire vers le communisme.

Khrouchtchev a opposé à l'assertion de Malenkov une réfutation tranchante, en affirmant qu'une guerre nucléaire détruirait le camp capitaliste et *non le bloc socialiste*.

C'est cette même thèse que soutient le maréchal Malinovsky, déclarant, à la télévision soviétique, voici quelques mois : « ...L'ennemi, c'est un petit chien qui aboie au passage de l'éléphant... Doucement, Messieurs de l'Occident ! Le peuple soviétique n'a pas peur, lui. Vous avez déjà fait l'expé-

résolu, conserve toute son importance, en face d'un matériel rigide et sans vie.

Combattre en observant des lampes bariolées, des échelles de télémètres et des cerveaux électroniques, tourner des boutons et appuyer sur des manettes, donc former des soldats qui ne soient plus des guerriers, mais des spécialistes dans l'emploi de certains instruments, a conduit l'O.T.A.N. à créer un système militaire hypermécanisé. La croyance exagérée dans la valeur propre de la technique, a entraîné aujourd'hui cette situation paradoxale, que les pays de l'O.T.A.N., qui, pourtant, disposent, au total, d'hommes plus nombreux et d'un potentiel matériel plus puissant, ne sont en mesure d'opposer aux Soviétiques que quelques divisions, alors qu'ils pourraient aisément contrebalancer la force clas-



**PLACE ROUGE
l'Organisation**

« rience de notre force et vous avez été battus ! Le camp socialiste dispose de moyens suffisants pour que la guerre nucléaire soit la dernière pour l'im-périalisme, qui y trouverait son tombeau ».

Le vent d'Est l'emportera-t-il sur le vent d'Ouest ? Qu'en est-il donc en cet automne 1965 ? Le fameux « bouclier européen » est-il autre chose qu'un mot ? La stratégie atomique atlantique, reposant sur une croyance exagérée dans la valeur propre de la technique, ne fait-elle pas de l'O.T.A.N. un pacte de suicide ?

Les considérations qui suivent, sur lesquelles il est bon de réfléchir et dans lesquelles il est urgent de prendre des idées pour passer au plus vite à des réalisations, s'efforcent de faire le point de la question, face aux formes réelles de la menace provenant du bloc soviétique.

« Dans la guerre comme dans l'amour, il faut être deux pour s'avoir », assurait naguère le maréchal de Saxe.

Jamais autant qu'aujourd'hui, la formule fameuse ne s'est mieux appliquée.

En dépit de la haute valeur que possèdent les engins techniques, le combattant, bien entraîné et

sique de leurs adversaires. Les Occidentaux succomberont à la « paralysie atomique », s'ils n'ont pas l'esprit, le courage et la force de retrouver le chemin des armements traditionnels, afin d'utiliser les moyens de s'opposer autrement que par le spectre de carnages apocalyptiques, aux attaques toutes de souplesse dont ils sont l'objet.

A quoi bon cette technique des Occidentaux, si les Soviétiques s'infiltrèrent jusqu'à eux ? On songe immanquablement à Archimède continuant de tracer des figures de géométrie sur le sable, sans soupçonner l'approche du légionnaire romain qui allait le tuer !

Evidemment, il n'est pas question de vouloir se passer de radars, d'avions ou de fusées, mais il s'agit, avant tout, de créer un système qui réponde à l'évolution politique, c'est-à-dire d'inscrire les éléments techniques des plans militaires dans le cadre politique et non l'inverse.

Pour l'Etat-major de l'U.R.S.S., puissance de beaucoup la plus forte sur les continents d'Europe et d'Asie, le problème militaire ne se sépare pas du problème politique, soulignons-le une fois de plus. Certes, il se préoccupe du problème de l'articulation

URSS ★ L'ARMÉE ROUGE ★ URSS

atomique des forces armées mises à sa disposition — pièce maîtresse de la politique étrangère soviétique — et dont nous avons retracé l'histoire dans notre dernier ouvrage (1). Mais jusqu'à maintenant, les unités soviétiques restent capables d'être engagées, indépendamment de l'appui nucléaire.

A la différence des armées américaines, l'Etat-major soviétique s'est bien gardé de donner à toutes ses unités la même structure ; il demeure fidèle au système des divisions différentes, ce qui lui confère l'avantage de pouvoir combiner ces diverses unités en fonction des missions et de la situation.



L'argument avancé par les Occidentaux, c'est-à-dire que l'articulation atomique constitue l'unique moyen, en accroissant la puissance de feu, de contrebalancer la supériorité de l'Est en unités traditionnelles est une absurdité, puisque nous nous équipons en vue d'une guerre qui ne se produira pas. Cette inadaptation aux véritables problèmes risque de les poser de nouveau quelque jour dans leur cruelle réalité. Sachons donc voir les faits de l'intérieur de l'Union Soviétique et non tels qu'on veut bien se les imaginer en Occident. Cette façon inadaptée en vue de l'autre guerre, de la guerre pour la domination du globe, que tout annonce et qui s'engagera tôt ou tard entre les deux super-Etats, et dont la deuxième, qui a voulu briser une hégémonie européenne — l'hégémonie allemande — pour finalement créer une hégémonie mondiale : l'empire communiste, n'aura été que l'affreux et vain prélude.

L'Armée soviétique compte parmi ses 175 divisions près de 26 divisions atomiques — chiffre sensiblement égal à celui des occidentaux — il lui reste encore 149 divisions ordinaires (2). Or, il y a effectivement égalité dans le domaine atomique tactique, mais les forces traditionnelles conservent leur supériorité décisive.



L'avantage des Soviétiques ne prête pas au doute. Il réside justement dans la force de leurs moyens militaires conventionnels, qui offrent incomparablement plus de possibilités politiques que l'Occident n'en possède pour manœuvrer de façon nuancée.

Malgré les monstruosité financières auxquelles conduisent ses programmes militaires, la sécurité de l'Occident face à la menace soviétique, repose finalement plus sur des illusions que sur des réalités.

Si, présentement, les maîtres du Kremlin utilisent une délicate mixture d'expansionnisme dynamique et de prudence, imposée par les impératifs de la collégialité, force est bien de constater que, prise comme un tout, cette politique est fonctionnellement rationnelle. Mais, à longue échéance, tout dirigeant communiste victorieux dans la lutte pour le pouvoir, en reviendra nécessairement aux intérêts fondamentaux de la politique soviétique. L'Occident ne peut donc rien gagner à faire d'importantes concessions pour aider l'un des concurrents dans cette lutte. Il faut

donc abandonner une fois pour toutes les notions de compromis durable, d'accommodement ou d'accord avec ce phénomène totalitaire qu'est le communisme contemporain. Il est tout simplement aberrant que trop d'Occidentaux aient besoin d'être convaincus, même à cette heure tardive.

Réduit à une défense rigide, sans aucune possibilité de manœuvrer de façon politiquement défensive, l'Ouest s'est engagé sur le chemin de la paralysie. Face à la subversion communiste, il manifeste simplement la vocation du suicide. Mais l'Est, militairement plus souple, est incomparablement plus actif sur le plan politique. L'« esprit atomique » qui domine le camp occidental, se révélera plus fatal que l'esprit Maginot. Sa stratégie se base sur des bombes trop puissantes — moyens trop absolus — et sur des armées qui ne le sont pas assez, alors que le bloc de l'Est possède à la fois les mêmes grosses bombes et, en plus, de « gros bataillons ». Or, plus une puissance dispose de forces traditionnelles, moins elle est dépendante des armes atomiques. L'adversaire se trouve donc acculé à ce dilemme : ou bien menacer avec des armes nucléaires ou bien céder. La guerre atomique est « une et indivisible » : celui qui y recourt déclenche une réaction en chaîne.



L'Occident, livré à des chantages continuels, poussé de capitulation en capitulation, semble vivre dans la lune, alors que l'Est garde les pieds sur terre.

Les systèmes militaires trop empreints de technique sont condamnés à succomber à cause de leur rigidité. Tous les problèmes de la guerre ne sont pas résolus par une puissance de feu complètement disproportionnée avec la puissance de choc qui, elle, demeure indispensable. Plus on se sert de technique, plus on augmente le nombre des impondérables.

La technique n'est pas un but en soi, mais un moyen pour atteindre une fin. Dans le domaine militaire, il est grand temps que l'Occident renonce aux chimères, et crée un système plus capable de s'accorder, tant avec la situation mondiale qu'avec la nature humaine.

Aujourd'hui comme hier, « l'homme est à la mesure de toute chose ». Cette vérité, découverte par le sophiste Protagoras (3) une fois de plus, trouve, ici, son expression.

Robert-Jean BRADOUT

(1) Les Baïonnettes du Kremlin — N° Spécial d'Europe-Action Trimestriel — 5 F. En vente à la Librairie de l'Amitié.

(2) A Pâques 1965, le potentiel nucléaire soviétique pouvait se chiffrer ainsi qu'il suit :

200 fusées stratégiques, 20 sous-marins nucléaires, 50 sous-marins classiques lanceurs d'engins, 200 bombardiers stratégiques, 1.000 fusées de portée moyenne, 900 bombardiers moyens et chasseurs bombardiers. Soit une puissance de 6.000 à 7.000 mégatonnes.

Autre élément positif : le réseau de détection et d'alerte à très longue, moyenne et courte distance, couvre parfaitement la Russie d'Europe et l'Extrême-Orient.

(3) (485-411 avant J.-C.).

L'accord pétrolier franco-algérien signé par la V^e est une humiliation pour la France qui a découvert, et elle seule, les hydrocarbures sahariens. Les Anglo-Saxons n'y croyaient pas !

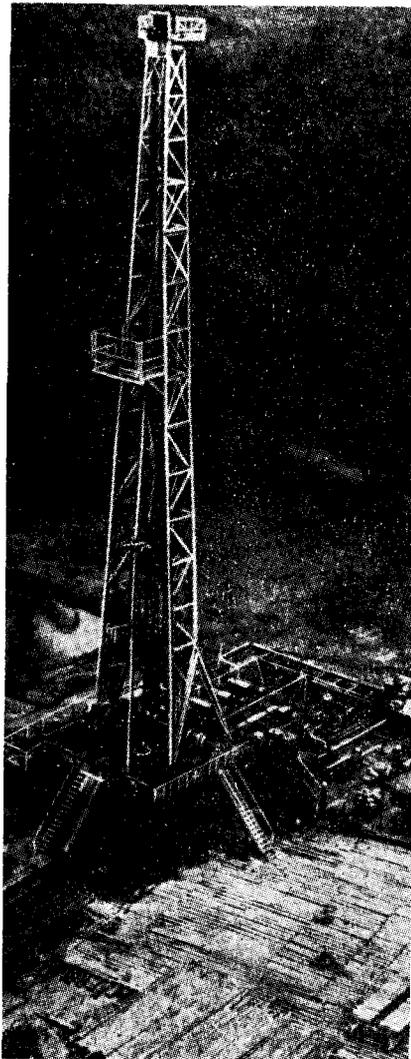
Les Français paieront donc leur pétrole plus cher que le pétrole similaire étranger (2 £ le baril, contre 1,60/1,80). Les avantages en espèces, (prêts à long terme à bas intérêts, dont une partie non remboursable), constituent une majoration indirecte, mais payée directement par le trésor français. Pourquoi ces conditions exceptionnelles consenties par le régime gaullien ?

Environ la moitié de la consommation française en carburants est fournie par les groupes américains et britanniques. Si le pétrole algérien coule en quantité espérée, peu à peu, les importations en dollars et en sterling seront éliminées. Un bon tour supplémentaire joué aux partenaires atlantiques !

Cette vue de l'avenir pétrolier eût été parfaite à la condition que l'Algérie restât française, et que nous tenions les robinets des puits de pétrole. Quand ils en recevront l'ordre, les Arabes stopperont les envois. Alors la France, sans carburant, devra ramper devant les fournisseurs anglo-saxons. A quel prix ?

La manœuvre est officielle. Le monde arabe, satellite déclaré de l'U.R.S.S., et pourvu d'armements de mêmes calibres soviétiques, prépare, sous la direction de Nasser, un pool du pétrole. Quand ce pool sera réalisé, de gré ou de force, l'Europe occidentale, tributaire à 92 % du pétrole arabe, surindustrialisée, motorisée à outrance, naufrageuse de ses houillères au profit des fuels, sera à la merci d'un simple blocus — chantage pétrolier. En trois mois, elle sera à genoux... Ralentissement économique, chômage, troubles sociaux, les « surprises techniques » du prochain conflit. (Se rappelle-t-on encore 1956, avec l'obstruction du canal de Suez et le sabotage des pipe-lines du Moyen-

LE DOSSIER DU MOIS



LA VÉRITÉ SUR LES ACCORDS PÉTROLIERS FRANCO- ALGÉRIENS

par

Paul LASOURCE

Orient ?) Bref, la V^e, avec l'accord pétrolier franco-algérien, livre délibérément la France à la bonne volonté arabe.

Les gaulliens prennent un air fin en feignant de croire au génie de la politique du Tiers-Monde ! Puisque, disent-ils, nous entretenons de bonnes relations avec ledit Tiers-Monde, il ne nous fera aucune peine et ne nous privera pas de pétrole. Politique des illusions. On oublie déjà l'accord soviéto-algérien de mai 1964 concernant partiellement le pétrole. Comme l'autruche, le gouvernement se cache la tête pour ne pas voir la présente mise en place d'un dispositif explosif au Moyen-Orient, dont en entendra parler avant peu.

Ben Bella ou Boumedienne, kif kif ! Au Caire, le colonel Boumedienne déclarait, en 1963 : « Qu'à fait la France quand elle a été victorieuse ? Elle a fait payer les vaincus, occupé leur territoire. Pourquoi la France serait-elle surprise ? Elle a perdu la guerre, il est normal qu'elle paie. C'est la loi imposée aux vaincus ».

Boumedienne n'a pas changé d'avis, mais, pour le moment, il a besoin de beaucoup d'argent pour essayer de remettre l'Algérie sur les rails. Il a sû exploiter « l'anti-anglo-saxonnite » des gaulliens. Il a gagné. Tant pis pour nous. Des grands banquiers sauveront peut-être une partie de leurs mises. Ils ont manœuvré dans cet espoir. Les épargnants-gogos (des rep) tireront, peut-être, des bribes de titres, émis à 10.000 f anciens, qui montèrent à 50 et 67.000 F et qui oscillent, aujourd'hui, autour de 40/50 NF. Une belle raffle, et de notre « fric », et de notre sécurité énergétique.

Cette catastrophe en puissance, (les traités avec les Arabes n'étant signés qu'à titre d'expédients), prévue, annoncée, n'émeut pas la V^e, qui refuse d'assurer à la France — qui en a les moyens — une source indépendante de carburant de synthèse sur lequel se penchent déjà certains pays, dont... les U.S.A., redoutant la coupure arabe.

Il faut bien avouer qu'à gauche, l'insurrection des jeunes cadres contre les vieux états-majors discrédités, est beaucoup plus avancée qu'à droite. On distingue déjà les hommes qui, après la génération de Guy Mollet, incarneront en France un nouveau socialisme. On distingue également ceux, qui avec la bénédiction des Loges, sont déjà en place pour diriger un nouveau centre « humaniste », qui prendra la

On ne peut, cependant, affirmer que la fédération démocrate-socialiste, qui va être mise en place dans les semaines qui viennent, sous la responsabilité de Guy Mollet, Gérard Jaquet, Georges Brutelle, François Mitterrand, Georges Dayan, Georges Beauchamp, Jacques Maroselli, André Cellard, Auguste Pinton, Charles Henu, Marc Paillet et Ludovic Tron, débouchera sur un parti travailliste français.

La chance de ce travaillisme, c'est à coup sûr le travail de recherche doctrinale accompli par quelques clubs.

quand les centrales syndicales se réfèrent encore en 1965, à la Charte d'Amiens pour refuser d'entrer de plein-pied dans les formations oppositionnelles et pour s'abstenir de participer à la lutte organisée contre le pouvoir gaulliste, elles rendent impossible ce passage à la « démocratie économique » que les partis de gauche et les clubs préconisent.

Comment la gauche française sortira-t-elle de cet impasse ?

Elle s'efforce de faire participer des responsables syndicalistes à ses entreprises. Ainsi, plusieurs diri-

1 Les Grandes Manœuvres

succession du vieux radicalisme. De même, en louchant en direction de certains mouvements fort discrets, comme « Citoyens 60 », auxquels la Hiérarchie catholique accorde une protection puissante, on devine quels éléments coifferont demain un Mouvement Socialiste Chrétien, que plusieurs clubs préparent dans le sillage de « Témoignage Chrétien ».

La grande astuce de Mitterrand, politicien de la IV^e, homme de toutes les majorités et de tous les gouvernements, aura été finalement de se reconvertir plus vite que ses amis Mendès, Mollet, Faure ou Defferre, et d'apparaître comme le « Number One » de cette nouvelle Gauche qui monte à l'assaut des vieilles formations traditionnelles.

Ses calculs ont été habiles, dans la mesure où il est devenu évident qu'à gauche, le reclassement politique doit s'accomplir sur des références historiques nouvelles. Le marxisme craque et le Parti Socialiste ne peut survivre qu'en dégageant une nouvelle doctrine. Le Parti Radical, né en 1901 de la fusion des radicaux libéraux et des radicaux-socialistes, est condamné parce que, dans la mesure où les regroupements envisagés se font sur des références économiques, il est fatal que les radicaux-socialistes recherchent, en direction de la S.F.I.O., les itinéraires d'un travaillisme français, alors que les libéraux de Maurice Faure sont tentés d'aller retrouver les démocrates-chrétiens dans un nouveau Parti Démocrate.

La grande menace, c'est le refus affirmé par les centrales syndicales de prendre des responsabilités politiques.

Ce refus est surtout très net à « Force Ouvrière », dont les dirigeants critiquent le régime gaulliste, mais ne veulent en aucune façon participer à la lutte contre lui.



La gauche affiche ainsi une contradiction très grave. Tous les problèmes du reclassement des forces sur des références nouvelles, est dominé, à gauche, par l'affirmation que l'heure est venue du passage de la démocratie politique à la démocratie économique. Or, il ne peut y avoir de démocratie économique sans participation des syndicats aux responsabilités. Il ne peut y avoir de « planification démocratique » sans participation des syndicats à l'élaboration et à l'application du « Plan ». Dès lors,

geants de la C.F.D.T. et de F.O. sont présents dans la Convention des Institutions Républicaines du Palais d'Orsay et ont joué un rôle dans la préparation de la fédération démocrate-socialiste, mais ils n'ont siégé qu'à titre individuel, courant en permanence le risque d'être désavoués par leurs mandants syndicalistes.

Aussi longtemps que les fonctionnaires syndicaux acceptent de siéger au Conseil Economique et Social, sur des matelas de billets de dix mille, avec la bénédiction du gouvernement Pompidou, ils ne pourront être libres d'assumer honnêtement leurs responsabilités dans les rangs de l'opposition. Le syndicalisme français est à refaire. Et aussi longtemps que la gauche française ne l'aura pas compris, elle restera impuissante à réaliser les formules de la « démocratie économique » qu'elle préconise.

Le syndicalisme ouvrier français est ficelé et muselé.

On s'en rendra mieux compte, lorsque, dans le courant d'octobre la fédération « démocrate-socialiste » qui doit réaliser une certaine unité de la gauche non-communiste, va révéler les noms de ses dirigeants. On constatera l'absence de toute représentation syndicale effective.

Le comité national provisoire de la fédération a, en fait, été mis en place dès le mois de juillet, et c'est seulement pour des raisons de tactique qu'une certaine discrétion a été observée pendant la période des vacances. Cette fédération va fonctionner, en réalité, comme un

shadow cabinet. D'ores et déjà, les affectations sont connues :

Justice : François Mitterrand, Roland Dumas, André Cellard.

Intérieur et fichier des promotions de fonctionnaires : Jacques Maroselli, Georges Dayan, Georges Brutelle.

Information : Marc Paillet, Gérard Jaquet, Michel Soulié.

Travail et planification : Raymond Marion, Albert Gazier, Charles Henu.

Aménagement du territoire et logement : Jean Albertini, Georges Beauchamp, Emile Aubert.

la fusion avec la S.F.I.O., dans un parti travailliste. Ils ont déterré, des greniers poussiéreux de la place de Valois, la vieille doctrine solidariste de Léon Bourgeois, Henri Brisson et Camille Pelletan, l'ont modernisée suffisamment pour lui donner une apparence de neuf, et la proposent à une gauche sans doctrine, comme une formule de socialisme moderne.

Ils ont, ainsi, réussi à intéresser très vite à leurs idées la plupart des clubs de gauche et aussi l'U.D.S.R. de François Mitterrand qui, en fait, n'avait jamais eu de



de la Gauche par Jean-Louis CANET

Finances : Ludovic Tron, Roger Loeb, Pierre Brousse.

Problèmes Européens : Etienne Hirsch, Jean-Pierre Gouzy, Roger Charny.

Education Nationale : René Billières, Marcel Champeix, Louis Mermaz.

Une simple addition permet de situer exactement la répartition des influences, puisque nous trouvons, dans cette liste, 7 dirigeants de clubs, pour la plupart de tendance ménédiste, 6 S.F.I.O., 6 radicaux-socialistes, 6 U.D.S.R. et un C.F. D.T.

Sur le plan tactique, la réussite est, à coup sûr, celle de l'U.D.S.R. qui, ne représentant rien dans le pays, n'ayant pas plus d'adhérents que le plus modeste des clubs, trouve le moyen de placer la plupart de ses dirigeants aux leviers de commande de la Convention des clubs d'abord, de la fédération démocrate-socialiste ensuite. Et ce n'est pas sans raison que, devant cette évidence, on parle beaucoup de la candidature de Mitterrand à l'élection présidentielle.

Sur le plan des idées, l'influence prédominante est celle de « l'Atelier Républicain ». Fondé par Jacques Maroselli, fils de l'ancien ministre radical, lui-même préfet de la IV^e République qui a eu le mérite de refuser de servir la V^e, et par l'avocat André Cellard, conseiller juridique de la plupart des grandes entreprises de la presse parisienne, l'Atelier Républicain regroupe ceux des jeunes cadres radicaux qui ne se cachent plus de vouloir préparer

doctrine et a été fort satisfaite d'accepter celle que proposait « l'Atelier Républicain ». La prétention des solidaristes de 1965 d'incarner la tradition du socialisme français, en face du marxisme de tradition philosophique allemande, est cependant abusive, car s'il est vrai que le solidarisme est un des aspects de la tradition socialiste française, il n'est pas le socialisme français à lui seul, et on ne peut oublier ni la doctrine de Sorel, ni celle de Blanqui, ni celle de Proudhon.

La gauche nouvelle de 1965 est encore trop parlementaire pour pouvoir s'inspirer du socialisme révolutionnaire de Blanqui. Elle a trop peu d'attaches avec le syndicalisme de combat pour pouvoir se recommander de Sorel. Et comme l'ont observé à plusieurs reprises certains journalistes, la tradition du socialisme révolutionnaire français telle que Blanqui et Sorel l'avaient incarnée est beaucoup plus vivante dans les études doctrinales des revues de la « Fédération des Etudiants Nationalistes ».

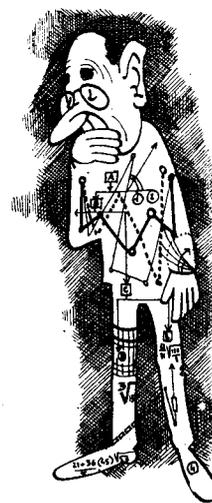
Cependant, dans le dialogue public qui s'engage entre la vieille gauche et la nouvelle gauche activiste, entre le socialisme marxiste et le socialisme français, des forces neuves peuvent se dégager.

Cependant, certains ne manquent pas d'observer, comme le font les techniciens de certains clubs, qui claquent actuellement les portes de la Convention du Palais d'Orsay, que les jeunes équipes ont trahi leur vocation, en acceptant de col-

laborer avec les vieux partis discrédités, dans la « fédération démocrate-socialiste » que parrainent Guy Mollet et Mitterrand.

Il est important, également, d'observer que, dans la mise en place des nouvelles structures de la gauche, et dans la définition des principes de la démocratie économique, les hommes du Grand Orient de France ont joué, ces derniers mois, un rôle essentiel. Dès lors, il n'y a pas rupture entre les anciens et les modernes. Ce qui se réalise actuellement à gauche n'est pas une révolution, mais seulement une tentative de survie des anciennes équipes.

Cette simple constatation ne suffit-elle pas à indiquer les limites de la tentative, et à faire apparaître la probabilité de l'échec ?





C'est dans cette perspective qu'avaient été conçus les projets qui devaient initialement aboutir à la fusion du M.R.P. et du Parti Radical. Les amis indépendants de *Camille Laurens* et de *Bertrand Motte* devaient entrer dans le jeu. La résistance organisée au sein du Parti Radical par les éléments laïques qu'influençaient les obédiences maçonniques permirent vite d'établir que *Maurice Faure* n'entraînerait dans son sillage qu'une minorité des fédérations radicales. L'affaire était compromise. Ce fut alors le club Jean-Moulin,

services : la démocratie-chrétienne lui laisse entrevoir le poste de président de l'Assemblée européenne élue au suffrage universel, lorsqu'elle sera créée.

Le Parti Démocrate, dont *Jean Lecanuet* prépare la naissance, est en fait le fruit de ce que certains échotiers ont appelé le « complot de l'avenue Foch ». De quoi s'agit-il ? Dans le salon de *Michard-Pélissier*, un politicien fort intrigant, dont la V^e République a fait un membre du Conseil Constitutionnel, on étudie depuis deux ans, déjà, les conditions dans lesquelles,

2 Les Grandes Manœuvres

Tout est dominé à droite, y compris l'étrange valse-hésitation du président *Antoine Pinay*, par la conjuration des Eurocrates capitalistes, dont *M. Jean Lecanuet* et *M. Maurice Faure* sont les principaux agents.

Le plan est bien au point. Il devrait normalement aboutir avant peu à la disparition du M.R.P. et à la création d'un nouveau Parti Démocrate dont *Jean Lecanuet* prendrait la direction.

Le M.R.P. n'avait été créé, en 1944, que pour être sur le plan français, l'instrument de cette Europe vaticane dont *Alcide de Gasperi* à Rome, *Conrad Adenauer* à Bonn, et *Robert Schuman* à Paris devaient tirer les ficelles. L'Europe vaticane n'a pu voir le jour, mais les *Pierre Uri*, les *Jean Monnet*, les *Louis Armand*, les *Etienne Hirsch*, préparent maintenant l'Europe des grands cartels économiques.

centrale de la technocratie la plus engagée, qui mit au point un plan de secours. L'opération *Defferre* n'avait pas d'autre sens.

On liquidait à la fois la tradition socialiste de la S.F.I.O., la tradition de l'humanisme laïque du Parti Radical, pour créer un organisme d'accueil à l'intention des U.N.R. repentis dont les hommes de la jeune génération M.R.P., les *Lecanuet*, les *Fontanet*, les *Abelin*, devaient tirer les ficelles. Là encore, l'opération rata.

Cependant, *Jean Lecanuet* n'a pas caché, en juillet, aux journalistes parlementaires auxquels il réserve habituellement ses confidences, qu'il était encore bien décidé à créer son Parti Démocrate. L'attitude équivoque adoptée par le président *Pinay* dans l'élection présidentielle amène les chefs de la droite conservatrice et réactionnaire, les *Laurens*, les *Motte*, les *Barrachin*, les *Lecanuet*, à apporter leur appui. *Maurice Faure* va jouer dans le même sens, tentant de provoquer délibérément la mort du parti qu'il préside depuis quatre ans, offrant à la S.F.I.O. la frange la plus gauchiste du radicalisme, pour avoir une chance d'entraîner derrière lui ceux des radicaux qui ont toujours trouvé dans un pseudo-libéralisme un prétexte pour défendre la propriété capitaliste, sous le couvert d'une procédure économique qui se voudrait favorable à la protection de la propriété privée.

Maurice Faure sait bien ce qu'il doit obtenir en paiement de ses

le moment venu, les éléments du gaullisme les plus compromis, pourront retrouver une virginité et prolonger leur carrière. Toute une maffia, qui va de *Jacques Chaban-Delmas* à *Félix Gaillard*, d'*Edgar Faure* à *Gilbert-Jules*, trouve, dans le salon de *Michard-Pélissier*, les itinéraires les plus secrets d'un après-gaullisme astucieusement préparé. C'est là que *Valéry Giscard d'Estaing* a trouvé les meilleures raisons de se poser en chef possible de la droite conservatrice des années 70.

Or, entre le « Centre d'Etudes et de Liaison des Démocrates » créé par *Jean Lecanuet* et le complot de l'avenue Foch, le contact est établi en permanence par le député du Jura, *Jacques Duhamel*. Dès lors, n'est-il pas significatif que *Duhamel* ait été l'un des plus influents des conseillers privés de *Gaston Defferre*, et qu'après avoir tout fait pour amener le Parti Radical à fusionner avec le M.R.P., il ait été l'un des plus actifs, la fameuse nuit du 18 juin 1965, à vouloir marier la S.F.I.O. à la démocratie-chrétienne ?

Les gens de *L'Express* et du Club Jean-Moulin, avec lesquels *Duhamel* est en liaison permanente, savaient fort bien pour qui ils travaillaient en l'occurrence. Et pour juger de l'honnêteté politique de *Jean Lecanuet*, de *Maurice Faure*, de *Jacques Duhamel*, de *Jean-Jacques Servan-Schreiber*, de *Gaston Defferre*, il suffit d'observer que si le concubinage qui devait être consacré dans la chambre à coucher de *M. Abelin*



avait pu s'accomplir, ses responsables auraient tout simplement offert, pour l'élection présidentielle, un million de voix M.R.P. au gaullisme et un million de voix socialistes au Parti Communiste.

A qui fera-t-on croire qu'une si belle opération, qui répondait aux vœux les plus chers d'André Malraux et de Roger Frey, n'avait pas été mijotée dans les coulisses de l'Élysée ? Est-ce un hasard si, dans la presse, ceux qui s'en firent les avocats les plus chaleureux, étaient, comme il fallait s'y attendre, les faux opposants Jean Ferniot et

financière qui tire les ficelles. Rothschild, qui avait donné René Mayer à la IV^e République, a donné Pompidou à la V^e, et demeure présent dans le complot de l'avenue Foch, se forgeant des alibis pour le jour des grandes explications.

Ne nous y trompons pas : ceux qui parlent aujourd'hui de dénichier, pour l'élection présidentielle de décembre, l'oiseau rare qui ferait l'union de Tixier-Vignancour à Guy Mollet, sont les agents, conscients ou inconscients, de la conjuration de l'avenue Foch. Ils mettent en avant le nom de Pinay,

quier politique, qui est capable, selon les nécessités du moment, de jouer la carte Pinay, la carte Giscard d'Estaing, la carte Lecanuet, la carte Defferre, la carte Mendès. Jean Monnet est dans l'ombre de Lecanuet, comme Hirsch est déjà dans l'ombre de François Mitterrand, comme Bloch-Lainé était dans l'ombre de Defferre, comme Duhamel est dans l'ombre de Maurice Faure, et tous ces gens se retrouvent solidaires, aux ordres d'un grand conseil Eurocrate qui, d'une façon ou d'une autre, entend bien, après avoir assumé de lourdes

de la Droite par Didier MAITREJEAN

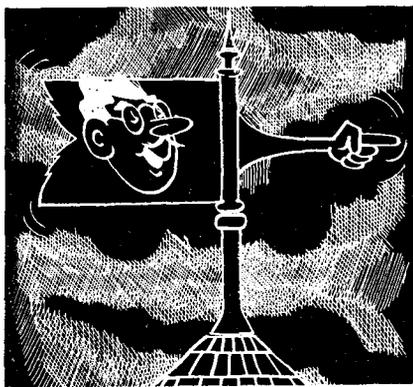
Pierre Viansson-Ponté, dont nul n'a le droit d'ignorer qu'ils conservent, faubourg Saint-Honoré, leurs entrées discrètes ?

La vieille droite conservatrice et voltairienne qui, depuis le 13 mai 1958, n'a cessé de trahir et de se déshonorer, se compromet actuellement dans une entreprise de sauvetage des éléments gaullistes, où elle risque de se perdre à jamais. Abandonnés à leur sort par le président Pinay, dont tout le monde sait qu'il conserve dans le régime des avantages personnels qui lui interdisent de prendre jamais la moindre responsabilité dans les rangs de l'opposition, les dirigeants de feu le Centre des Indépendants et Paysans croient, naïvement, que lorsque le gaullisme sombrera, il leur suffira, avec la complicité du M.R.P., de créer un centre d'accueil pour gaullistes repentis, pour redevenir majoritaires et tirer les ficelles de la VI^e République.

Le libéralisme est leur alibi. Ils feignent de confondre le libéralisme politique et le libéralisme économique. Sous le prétexte d'assurer la défense de la propriété individuelle contre la socialisation marxiste, ils se font les défenseurs de la grande propriété capitaliste qui demeure, entre les mains des trusts et des cartels apatrides, le pire ennemi de la propriété privée. Dans l'ombre de Pompidou, de Giscard d'Estaing, de René Mayer, de Félix Gaillard, de Pierre Abelin, de Couve de Murville, les références bancaires changent, mais c'est toujours la même puissance

sachant fort bien que le maire de Saint-Chamond ne sera jamais l'homme d'aucun anti-gaullisme (et pour cause !), et ils travaillent, en réalité, pour quelque Lecanuet, Faure ou Monnet auquel ils n'ont cessé de songer depuis plusieurs années, depuis le jour où Pierre Uri, grand maître des Eurocrates, fondait le cartel des « non » dans les conciliabules de la place de l'Alma.

C'est *Le Monde*, par la plume



d'André Fontaine, qui a lancé le premier l'idée d'une candidature européenne. Des noms furent alors cités ; ceux de Jean Monnet, de René Mayer, de Pierre Sudreau, de Maurice Faure, de Pinay. André Fontaine, dans la boutique Beuve-Méry, prenait la relève de Viansson-Ponté. Il s'agissait de reprendre à droite ce qui avait raté à gauche avec Defferre. Il apparaissait, ainsi, que la technocratie est devenue, en France, une franco-maçonnerie qui a réparti ses hommes sur l'échi-

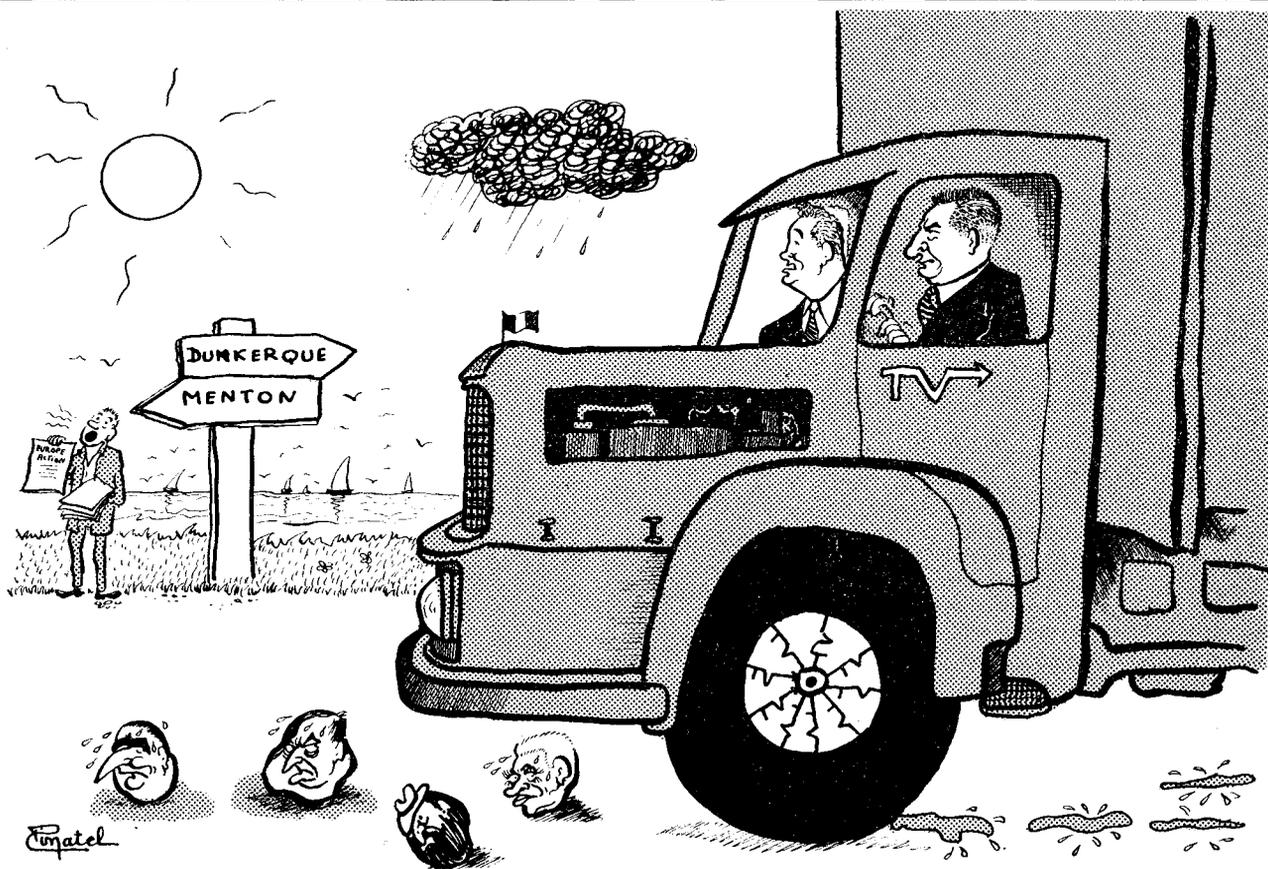
responsabilités dans la V^e République gaulliste, tirer les ficelles de la succession.

D'ores et déjà, ce grand conseil affecte ses agents et les place aux postes essentiels de l'opposition. Si nous n'y prenons garde, c'est par là que passera demain la grande trahison. Quand nous reprocherons à Poniatowski d'avoir, au nom de De Gaulle, dans ses fonctions au ministère des Finances, frappé des opposants résolus et servi des gaullistes du genre Chenot, nous verrons sans doute des Smadja venir, de très bonne foi, affirmer que les Poniatowski étaient, dans les rouages du gaullisme, au service de l'opposition. Et ils nous citeront des faits précis.

Pourquoi en serions-nous surpris ? Nous avons vu tant de parvenus du régime gaulliste prendre des hypothèques sur l'O.A.S., quand ils croyaient que Salan allait descendre, en vainqueur, les Champs-Élysées, que nous devons bien imaginer que, pour prolonger leur carrière, ils ont, dans les mêmes conditions, ménagé des portes de sortie dans toutes les directions. La droite des carriéristes et des aventuriers se porte fort bien sous les couleurs de la fausse opposition. C'est elle qui prépare activement, pour les lendemains du gaullisme, une immense journée des dupes. Tous les militants doivent se préparer à y faire face. La droite anti-gaulliste de l'après-gaullisme, dont Giscard d'Estaing sera le chef, n'aura pas de meilleurs porte-drapeaux que Chaban-Delmas, Frey et Sanguinetti.

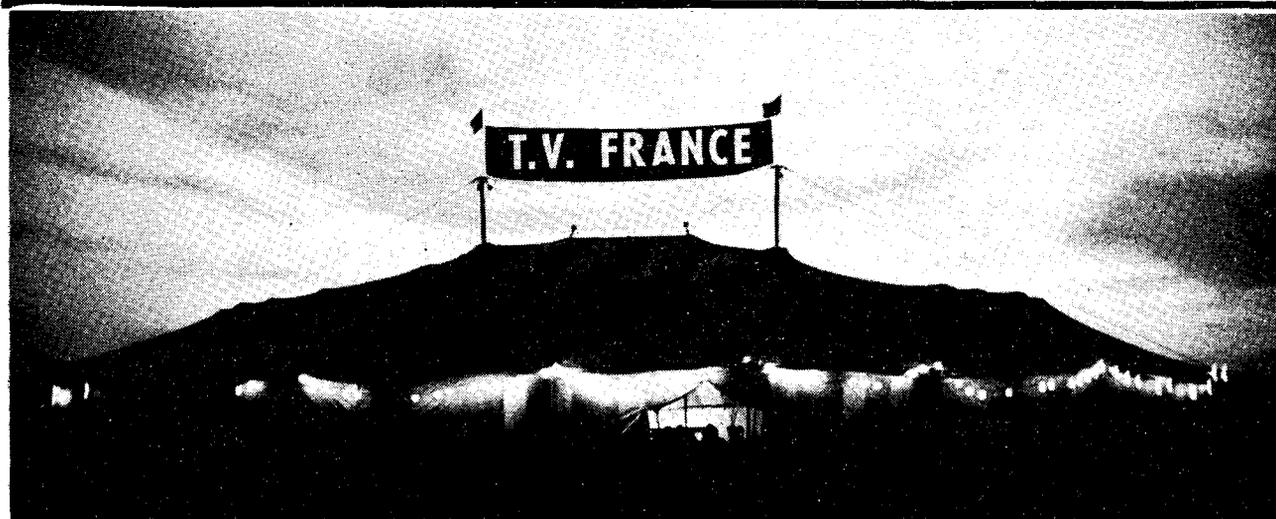
Après François Brigneau et Jean-Louis Tixier-Vignancour, nous ouvrons ce mois-ci notre TRIBUNE LIBRE à un dessinateur. Notre ami Pinatel, à l'occasion de la campagne pour la présidence de la République, nous prouve qu'une caricature peut avoir autant de force et de mordant qu'un article. Suivons avec lui la caravane de la volonté.

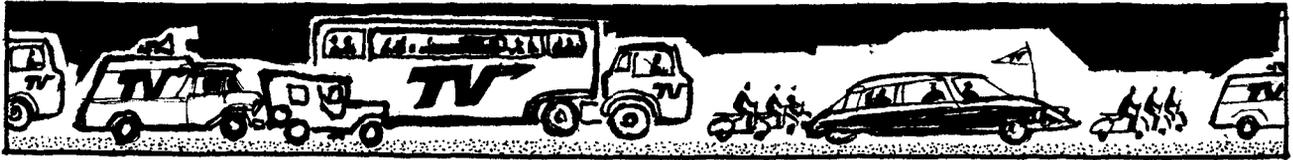
Sur la route caillouteuse du succès...



... la roue tourne

Dessin de PINATEL





Dans le dernier numéro d'EUROPE-ACTION, nous avons écrit : **Pas de vacances pour les militants.** Pendant ce mois d'été, les volontaires des **Comités de Soutien** et de la **Fédération des Etudiants Na-**

tionalistes ont été particulièrement actifs. Ils ont, à de multiples reprises, dans de nombreuses localités, vendu le journal à la criée. Une vaste campagne d'affichage a également permis de faire connaître

disque de François Le Cap, avec une préface de Michel de Saint-Pierre, a connu un grand succès, rappelant aux Français en vacances, qu'il existait encore des centaines de Français en prison.

çait d'abattre la tente T.V. Les Volontaires d'EUROPE-ACTION ont aussitôt abandonné la vente du journal, pour se battre contre la tempête.

Au cours de ce mois passé aux côtés des jeunes

La Caravane de la Volonté

LES MILITANTS



Roger HOLEINDRE

L'auteur du « **Levain de la Colère** », (éditions Saint-Just) et de « **Honneur et Décadence** », (Editions du Fuseau) est maintenant responsable national des jeunes de Tixier-Vignancour. Sa réussite, dans l'organisation de la **Caravane de la Volonté**, témoigne de ses belles qualités d'organisateur, déjà remarquées dans la création de la **Maison de Jeunes** de la rue Quincampoix. Cet excellent militant, que tous connaissent sous le nom de « **Popeye** », a particulièrement apprécié le concours des **Volontaires d'EUROPE-ACTION** et de la **F.E.N.** Il incarne, avec le sourire, l'amitié qui doit unir tous les partisans de l'opposition nationale autour de Tixier-Vignancour.

notre action : ces taches de couleurs vives sur les murs marquaient le passage de ceux qui donnent tout leur temps libre pour le combat nationaliste.

De toutes les équipes de militants, une des plus dynamiques et des plus efficaces a été celle qui, sous la direction de **Gérard Choffée**, a suivi la **caravane de la volonté** de Jean-Louis Tixier-Vignancour. De Dunkerque à Menton, à l'entrée et à la sortie de chaque réunion, des volontaires ont vendu **EUROPE-ACTION** à la criée. Dans chaque ville, l'équipe qui « tournait avec le cirque » était renforcée par des amis des comités de soutien locaux qui, parfois, se joignaient pendant plusieurs jours au convoi T.V.

Plus de 8.000 journaux ont été vendus. Les idées nationalistes ont ainsi conquis un nouveau public. Il faut également signaler que plus de 700 disques « **Amnistie** » ont été vendus à la criée. Ce

Maïs, bien entendu, il n'était pas question, pour les **Volontaires d'EUROPE-ACTION**, de suivre la **Caravane de la Volonté** en simples spectateurs. Très vite, ils ont été amenés à donner un coup de main aux jeunes militants de Tixier-Vignancour pour le montage du chapiteau, la propagande des réunions ou le service d'ordre.

Dès la première étape, dans le Nord, à Vimereux, une rafale de vent mena-

militants de Tixier-Vignancour, de solides liens d'amitié se sont noués.

Une nouvelle fois, nos amis se sont montrés sous leur vrai jour : celui des artisans de l'unité de l'opposition nationale, toujours sur la brèche pour militer, convaincre et gagner la bataille politique.

Guy LANCELOT



J'adhère au Comité de Soutien d'Europe Action :

Nom Prénom
 Date de naissance Profession
 Adresse
 Ville Département
 Tél.

Sous la direction de
Maurice Bardèche
une arme intellectuelle :

**DEFENSE
DE L'OCCIDENT**

Revue mensuelle (2 F. 50)
Secrétariat :
27, rue de l'Abbé-Grégoire
PARIS (6^e) (France)

En vente à la
LIBRAIRIE DE L'AMITIE
32, rue Cassette,
Paris-VI.



A envoyer à « Europe Action »
68, rue de Vaugirard Paris-VI^e
C.C.P. Paris 21-684-41

NOM
Prénom
Adresse

Désire recevoir le « Cahier
Vérité pour l'Afrique du Sud »
au prix exceptionnel de 5 F.

Les sous-développés lisent :
« Révolution Africaine »
Les Européens lisent :

**REVOLUTION
EUROPEENNE**

Revue mensuelle (2 F)
Ecrire : Claude NANCY
33, Square du Castel-Fleury
BRUXELLES 17 (Belgique)

En vente à la
LIBRAIRIE DE L'AMITIE
32, rue Cassette,
Paris-VI.

SOUSCRIPTION

Dans notre dernier numéro, nous avons ouvert une souscription pour soutenir l'effort de diffusion des idées nationalistes, qu'accomplissent les militants des Comités de Soutien d'Europe-Action.

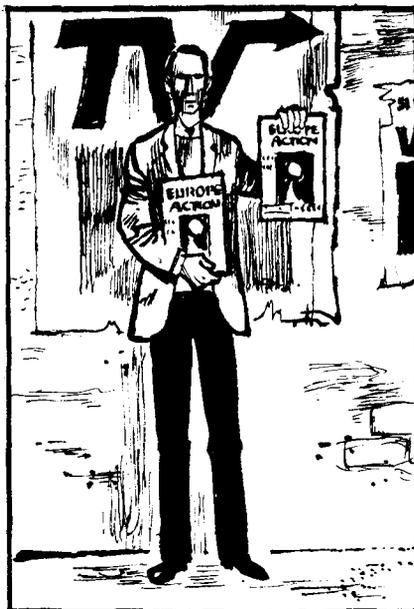
Voici une première liste de souscripteurs, arrêtée au milieu du mois d'août.

Après le succès de la Caravane de la Volonté, et après la spectaculaire augmentation du chiffre de vente d'Europe-Action, la campagne, avec la rentrée, va connaître une ampleur sans cesse accrue.

Voici une première liste : cent amis. Cinq cent mille anciens francs.

Vous pouvez envoyer vos dons au Compte-Chèque Postal d'EUROPE-ACTION : Paris 21.684.41.

En avant pour le million !



UN JEU

Solution du jeu des pages 18-19

1 : A, Résistant en 1943 ; 2 : C, cité de Carcassonne ; 3 : D, Lac Majeur, en Lombardie ; 4 : A, Lleida, en Espagne ; 5 : A, Belem au Portugal ; 6 : A, château de Lichtenstein ; 7 : B, cloître de Saint-Jeans-des-Ermites, à Palerme ; 8 : C, gravures tombales en Scanie (Suède) ; 9 : A, Duguesclin, à Dinan ; 10 : A, Magdalen Tower, à Oxford ; 11 : B, Collioure, en Roussillon, patrie de Maillol ; 12 : A, Grand-Place de Dunkerque ; 13 : C, Parthénon d'Athènes ; 14 : B, les Baux-de-Provence ; 15 : B, château de Montreux en Suisse ; 16 : C, en Norvège, dans le Télémark.

M ^{lles} GAUTHIER	50
✗ DOUCET Yves	100
M ^l e CREHANGE	10
✗ SIDOS François	50
MARCHAL	500
VANNOYE J.	50
✗ RENARD C.	5
DEBIEUVRE Martine	10
VENNER	50
✗ LEFEVRE Ch.	50
FAUCHART	115
✗ MAROT	140
✗ BOUSQUET P.	50
DESPONT	50
Anonyme	100
BOUIN F.	16,20
BOCQUILLON	6
✗ LANDES	100
PENELLE	50
MERLIN	50
ORRE Raymond	10
✗ THEIL	20
LARRUE	50
LE PABIC	20
DAMANCE	10
BOCQUILLON Emile	18
HAGELSTEEN	300
VEUNAC	20
De SAILLY-CANAU	10
CRETE (M. et M ^l e)	30
VAILLANT (M ^l e)	50
Anonyme	50
✗ DELHOMME Alcide	50
ROBERT G.	50
SUCHET	20
✗ CHOFFET	30
RAISENAUER	10
LE SAUX	50
FEUERBACH	50
BAZIN	10
SABY	25
CAGNAT Michel	20
ROUSSELET M.	10
POUSSET	10
✗ BOUSQUET Georges	10
SCHANG	100
DELPLANQUE	50
PRULEAU D.	100
BONNET J.-M.	10
TROGNEE Louis	100
DESHAYES J.-P.	15
PAPINEAU	100
CHAPUS	10
BENOIT J.-J.	50
CRESPIN Arsène	50
DONZELLE	50
DELTOUR	50
LAFFETER (M ^l e)	100
CHAPPLAIN	10
Dr. BONNET	50
BENITO Fr.	30
CHIAVERINI	10
RUBERT P.	50
COULOUNA (M ^l e)	100
DANEY	50
TESTU L.	20
BLACHE	10
BASTIEN O.	10
DUFOUR-LAMBERT	500
FLOIRAT J.	50
ALBERTI	10
BOSLER	50
VIAL Pierre	10
CHIAVERINI	20
CERVENAK	100
HERRERA-LOPEZ	100
FRAIZIER	10
RENAULT Guy	40
KARM	30
GAUTHIER	10
Dr. TAVAIL	10
PRONNIER	20,50
WYCKAERT	10
ROUSSELOT	20
PESTY	30
LADONNE	100
MIRIBEL	10
BAZIN	10
VINCENT	10
M ^l e LAISNE	25
MOURA	20
ROUFFET	50
BURC	10
CROUZAT	30
ARBELLOTT	10
LABAT	80

4980,70

NOS LECTEURS ECRIVENT

« Nous suivons avec fièvre la campagne T.-V. Nous accordons à Monsieur TIXIER toute notre sympathie et nous mettons en lui tous nos espoirs. Nous sommes heureux des encouragements et de l'aide apportés par « Europe-Action » à ce candidat que nous considérons comme providentiel. Nous regrettons d'être âgées et malades, peu pourvues en revenus, dans un pays à grande majorité communiste. En d'autres temps, nous aurions pu participer d'une façon plus effective à votre campagne... »

Pauline et Elise G., Salernes

« Soutenir à fond la candidature de J.-Louis TIXIER-VIGNANCOUR, tout faire pour battre de Gaulle et les Gaullistes... »

Jacques V., Tourcoing.

« Ne pouvant voter (J'ai 17 ans), j'essaie de convaincre le plus de personnes possibles de voter pour lui : TIXIER est celui qui représente le mieux la Jeunesse... »

Martine D., Rocroy.

« Militant déjà depuis 10 ans dans les rangs de l'« Action Française », converti à tout jamais au Nationalisme Intégral, je m'engage à faire un « bout de chemin » avec Europe Action, dans cette « péripétie » électorale visant à amener Maître TIXIER-VIGNANCOUR à l'Élysée... »

Raymond O., Paris 6^e.

« Je trouve que le soutien que vous apportez à cette candidature est une bonne chose, surtout si l'on songe à la désunion, en général, de tous les mouvements et journaux dits de « droite », quand il s'agit de s'opposer à un ennemi commun... » « Je trouve que vous faites bien de nous faire connaître l'Europe, les grands écrivains européens et les révoltes nationalistes européennes (Numéro de juillet-août)... »

M. N., Paris 5^e

« Toujours intéressante, votre revue « Europe-Action », plus particulièrement à l'approche de ces élections sénatoriales et présidentielles.

Je me suis procuré, naturellement, le N° 31 de juillet-août... »

Claude S., Colombes.

« J'ai lu une affiche murale, de couleur rouge, invitant à lire « Europe-Action »... J'ai entendu parler de votre revue. Je vous demande de bien vouloir m'adresser un spécimen... »

Daniel C., Paris.

« Etant en vacances à Fréjus-plage, j'ai remarqué les affichettes concernant « Europe-Action ». Mais je n'ai pu me le procurer nulle part ».

Gaston D., Chazelles-sur-Lyon.

Note du Secrétariat : Devant le succès de la diffusion de la revue, les postes de Fréjus et environs ont été doublés. Vous pourrez donc toujours trouver la revue dans les kiosques ainsi réapprovisionnés.

« C'est avec plaisir que j'adhère au Comité de Soutien d'« Europe-Action » après avoir lu votre si intéressante revue. « Née en Algérie, descendante des pionniers qui ont fait l'Algérie Française, je pense avoir ma place parmi vous. »

Pierrette S., Paris.

TÉMOIGNAGE

Nous avons reçu une longue lettre du père de Gérard Renard, actuellement incarcéré aux Baumettes, à Marseille. Précédemment à Toul, muté par crainte du scandale, Gérard Renard avait été condamné à 7 ans de réclusion pour sa fidélité patriotique.

Gérard Renard avait protesté auprès du directeur de la prison de Toul, contre le manque d'eau dans les étages supérieurs. A la suite de divers incidents mineurs, la remarque de Gérard Renard, pourtant justifiée, ayant indisposé l'administration pénitentiaire, celui-ci était condamné à 30 jours de cachot par M. Décamps, directeur de la prison. Gérard Renard, estimant cette brimade injustifiée, entama alors une grève de la faim qui l'affaiblit considérablement. Après 5 jours de ce régime, malgré les demandes d'hospitalisation du jeune détenu formulées par le médecin, extrêmement affaibli, Gérard Renard était muté, dans des conditions particulièrement odieuses, à la prison des Baumettes. M. Renard nous donne, sur ce « voyage », d'étranges aperçus :

« ...Mon fils, très affaibli, s'endormit... Pour peu de temps d'ailleurs, car le chef des gendarmes venait d'entrer dans le compartiment. Ivre, il s'éroula sur la banquette. Au milieu de la nuit, ce curieux gendarme, (chef d'escorte), titubant, dégâna



son pistolet et menaçait un voyageur. Celui-ci affolé, se précipita sur un signal d'alarme et fit arrêter brutalement le train en rase campagne... Ce fut alors un beau chahut ; des voyageurs protestèrent. D'autres proposèrent de « désenchaîner le prisonnier afin de mettre aux fers cet ivrogne en uniforme »... Enfin, le chef de train arriva et, in-extremis, évita sans doute une émeute. Il rétablit l'ordre en disant qu'il ferait un rapport circonstancié ».

A peine arrivé dans sa nouvelle prison, alors qu'il croyait se rendre, sur les affirmations de M. Décamps, à l'hôpital de Fresnes, Gérard Renard était à nouveau incarcéré au « mitard ».

Et lors d'un congrès récent de criminologues étrangers, le délégué de l'administration française osait vanter l'humanité et le relatif confort des prisons de chez nous !

Plus que jamais, Amnistie, Amnistie !

Souscription Exceptionnelle

réservee aux lecteurs
d'EUROPE-ACTION valable
jusqu'au 1^{er} octobre 1965

Un Officier Parle

Trois ans déjà ! Faut-il oublier ? Faut-il cacher ? Un officier témoigne des faits qu'il a vécus pendant les derniers mois de souffrance de la ville d'Oran, livrée au F.L.N.

"Journal d'une Agonie"

par Bernard Moinet

Préface de
Jean-Louis Tixier-Vignancour
CHAQUE SOUSCRIPTEUR
recevra le livre dédié
par l'auteur

- L'édition brochée (244 pages-photos), 11,00 F au lieu de 13,90 F après la mise en vente.
- L'édition reliée pleine toile 15,00 F au lieu de 19,50 F après la mise en vente.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
« EUROPE ACTION »

à retourner immédiatement aux « Editions Saint-Just », 68, rue rue de Vaugirard — Paris (VI^e)

Veillez m'adresser, dès parution, (octobre 1965) :

..... exemplaires brochés à 11,00 F
(au lieu de 13,90)

..... exemplaires reliés à 15,00 F
(au lieu de 19,50)

NOM Prénom

Profession

Adresse

Ville Départ.

Je verse la somme de F
à l'ordre des Editions Saint-Just, sous
forme de chèque bancaire, mandat de
virement, chèque postal (1) au C.C.P.
PARIS 19.689.79.

A le

(1) Rayer la mention inutile.

L'OPPOSITION NATIONALE

● — Le C.E.N., animé par nos amis Russo et Guyomard, qui a tenu son congrès le 20 juin dernier à Paris, s'est, on le sait, prononcé pour la candidature de M^e Tixier-Vignancour. Depuis lors, ses cadres et militants participent activement à la campagne T.V. (Centre d'Etudes Nationales — Mont-secret — Orne).

● — Après l'intrépide Jacques Perret, c'est Jean-François Devay, le directeur de notre confrère « Minute », qui vient de se voir radié de l'Ordre des Médaillés Militaires, sous prétexte de sa condamnation en correctionnelle pour divers « délits de presse ». Nombreux sont les responsables des Comités de Soutien et les lecteurs d'« Europe-Action », qui ont fait part, personnellement, à Jean-François Devay, de leur indignation. Inutile de dire que la rédaction d'« Europe-Action » tient à assurer, unanimement, le directeur de « Minute » de sa plus totale solidarité.

● — La livraison de juillet-août des « Ecrits de Paris », outre ses chroniques habituelles, contient des articles de Jean Pleyber, qui fait le point de l'aventure gaullienne, de Michel Dacier, qui analyse lucidement les remous politiques présents, de Saint Paulien, qui explique les raisons d'une victoire portugaise en Afrique. Au sommaire du même numéro : Jacques Isorni, Georges Aimel, Lucien Rebatet, Edmond Ruby, Gonzague Truc, André Thérive, etc...

● — « Révolution Européenne », dans sa livraison du 15 août, publie une interview exclusive de Jean-Louis Tixier-Vignancour, et, sous la signature de Claude Blanc, dévoile le rôle réel de l'Amiral Canaris, chef de l'Abwehr, dans les complots contre Hitler. Il publie, dans le même numéro, des études intéressantes sur les rapports entre le capitalisme financier et la social démocratie en Suède, sur les événements réels de Saint Domingue ainsi qu'une remarquable étude sur le communisme, « bras séculier de l'orientalisme » par Claude Nancy, etc... (« Révolution Européenne » B.P. 17, Saint-Maur (Seine)).

● — Pinatel, le dessinateur anti-conformiste, a fait paraître au mois de juillet, son pamphlet bi-mestriel, intitulé « Le Trait ». Le talent est féroce et joyeux. Les puissants du régime y sont malmenés avec une ironique lucidité. A la rentrée, Pinatel confiera quelques pages du « Trait » aux grands noms du journalisme contemporain : Maurice Bardèche, J.A. Faucher, Jean Mabire, Lucien Rebatet, André Figuerras, etc... (Abonnement : « Le Trait » — 5 N^{os} : 15 F — 22, rue St-Paul — 4*).

● — Dans sa livraison du 18 août, « Europe-Magazine » publie des articles écrits à la pointe de l'actualité : les méfaits des Jamaïcains, en Angleterre, sous le règne travailliste, les craintes de Baudouin 1^{er}, Malraux chez Mao, l'histoire de la Mafia, le droit de vote des noirs aux U.S.A., sont tour à tour, évoqués avec beaucoup d'à-propos. (« Europe-Magazine » — 24, Bd de l'Empereur — Bruxelles 1).

● — « Le Spectacle du Monde », l'attrayante revue de Raymond Bourguin, embrasse tous les domaines de l'actualité politique, artistique, littéraire ou mondiale. Son tirage est en régulière augmentation et concurrence très efficacement la revue régimiste « Réalités » ; au sommaire du N^o d'août de « Spectacles du Monde », indépendamment de ses chroniques habituelles : l'actualité politique française, avec Guy Laborde ; la politique internationale, par Pierre Toulza ; l'Allemagne devant les élections, d'Henri Peyret ; le mur de Berlin, une enquête de Gilbert Comte ; la bataille de Saïgon, de Lucien Bodard, etc... (« Spectacles du Monde » — 14, rue d'Uzès — 2*).

● — C'est avec beaucoup de regret que nous apprenons la mort accidentelle de Jacques Smet, directeur de « L'Avenir du Tournaïsis », quotidien libéral de Belgique, qui avait su mettre sa plume de talent au service de la cause de l'Europe. Il avait défendu avec courage les combattants de l'Algérie Française. Sous le pseudonyme de Jacques Terns, il publiait chaque jour ses mordants « feuilletés », lucides, courageux, généreux. Il laisse une femme et deux fillettes.

EUROPE ACTION

REVUE NATIONALISTE EUROPÉENNE
68, rue de Vaugirard
Paris VI^e. Tél. 222.76.06.

DIRECTEUR :
Christian Poinsignon
DIRECTEUR POLITIQUE :
Dominique Venner
RÉDACTEUR EN CHEF :
Jean Mabire

COMITÉ DE RÉDACTION
Pierre d'Arribère, Coral,
Jean Denipierre, Gilles Fournier,
Pierre Hofstetter, Pierre Lamotte,
Guy Lancelot, Fabrice Laroche,
Pierre Marcenot,
François d'Orcival,
Guy Persac

Service photo : Jean Muscat.
Allemagne : Wolfgang Silling.
Amérique Latine : Erwin Ratz.
Espagne : Antonio Bernardo.
Etats-Unis : Pietr Wilkinson.
Italie : Antonio Lombardo.
Portugal : Zarco M. Ferreira.

ABONNEMENT

Abonnement à la « Lettre hebdomadaire seule »... 30 F (étranger : 40 F.)
Abonnement à la revue mensuelle seule... 20 F (étranger : 25 F.)
Abonnements aux Cahiers trimestriels seuls... 20 F (étranger : 25 F.)
Abonnement complet : 60 F au lieu de 70 F. (étranger : 75 F.)

BULLETIN

à retourner à
« Europe-Action »
68, rue de Vaugirard
Paris-6^e

Nom
Prénom
Age
Profession
Adresse
Ville
Département.....

Souscrit un abonnement :
(1)
A partir du N^o
Et verse la somme de :
..... F.

Par virement postal (2)
Chèque bancaire (2)
Mandat à CCP (2)
Libellé à l'ordre
d'Europe-Action
C.C.P. Paris 21.684.41
(1) Hebdomadaire, mensuel,
trimestriel, complet.
(2) Rayer les mentions inutiles.

Directeur de la publication :
Christian Poinsignon. — Imprimerie Dévè, Evreux. — Dépôt légal : septembre 1965. Périodicité mensuelle. Photographie de la couverture : Associated Press.

DISQUES

ALLEMANDS

Variétés - Folklore - Classiques
documentation sur demande

La maison du disque

Haguenau (Bas-Rhin)

Vrais vins de vigneron
Eau de vie de pays

ANDRE DELACHAUX

171, rue du Général-Leclerc
Marlotte (S.-&M.)

Tél. : 931-90-11

Pur rhum distillé
à la Guadeloupe

**CLOTSEUL
LOSELEC
CHATAIGNE** C¹F¹
LA CLÔTURE ÉLECTRIQUE
30 Rue Saint-Augustin, PARIS-2^e - OPE 68-45

Les plus puissants du monde

Denise TROGNEE

achète

Meubles, bibelots,
tableaux, argenteries
EXPERTISES ET PARTAGES
DE SUCCESSION
83, rue Legendre,
Paris 17^e

10 à 18 h. — Tél. 228-07-11
Le soir : 647-78-87

LES CAHIERS UNIVERSITAIRES

Revue des étudiants
nationalistes.

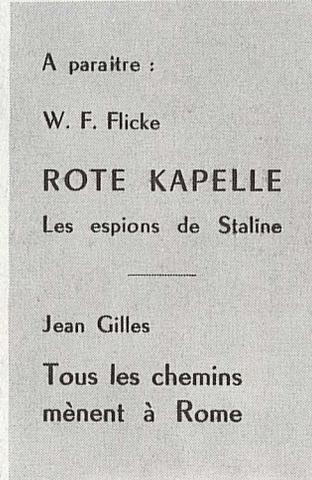
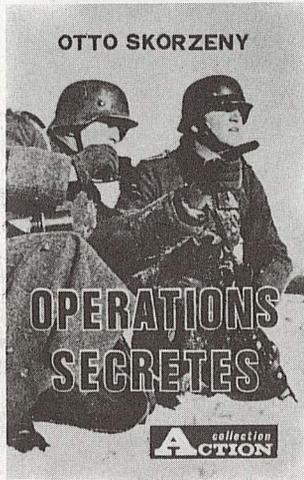
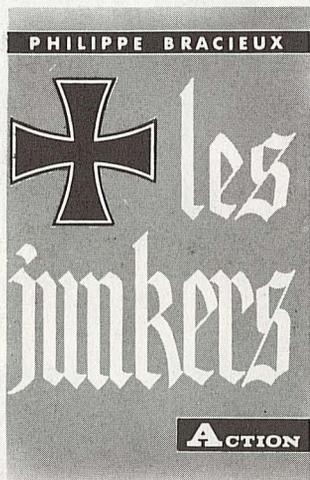
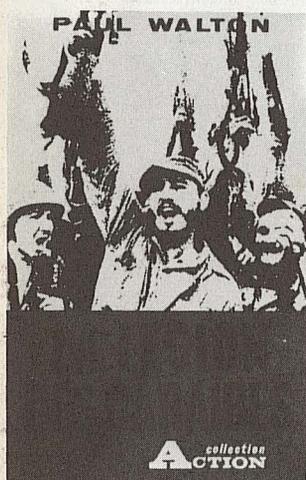
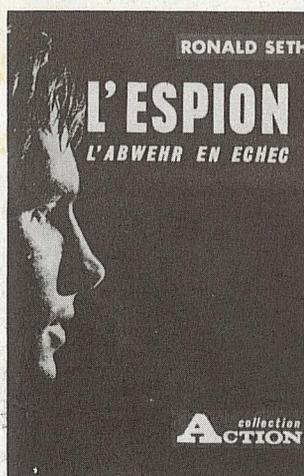
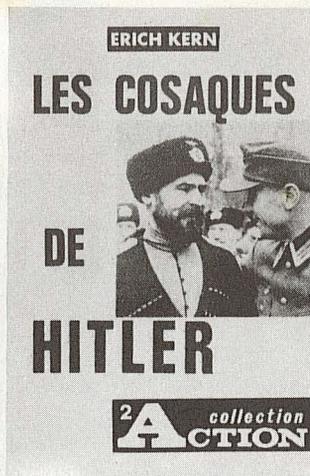
Boîte Postale 76-06
PARIS-6^e

NUMERO SPECIAL
SUR LE
ROMAN POLICIER

A collection
ACTION

UN LIVRE NOUVEAU
TOUS LES MOIS

A collection
ACTION



Amis de Province ou de Paris

CONFIEZ TOUTES VOS COMMANDES
DE LIVRES

à la

librairie de l'amitié

LA LIBRAIRIE DE L'OPPOSITION NATIONALE

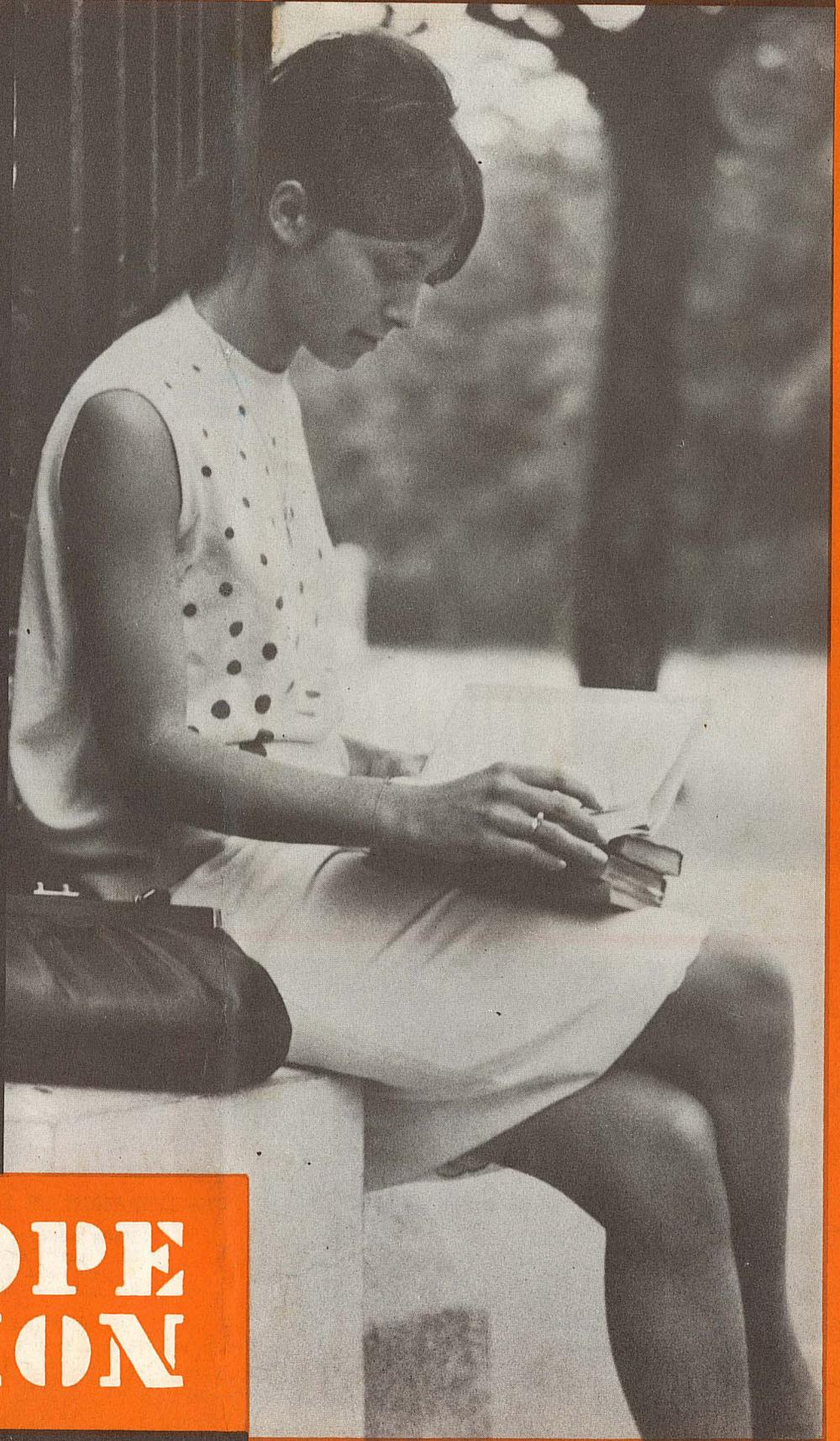
Vous aiderez ainsi notre action
32, rue Cassette — PARIS-VI
(Angle rue de Vaugirard) Tél. : 222.76.06
ouverte de 10 heures à 20 heures

Adresser le courrier :
LIBRAIRIE DE L'AMITIE
68, rue de Vaugirard — Paris-6^e

n° 33 · SEPTEMBRE 1965

RENTRÉE

la volonté d'une nation, c'est la jeunesse
de la Patrie · TIXIER-VIGNANCOUR



EUROPE
ACTION

2 F.

N.M.P.P.